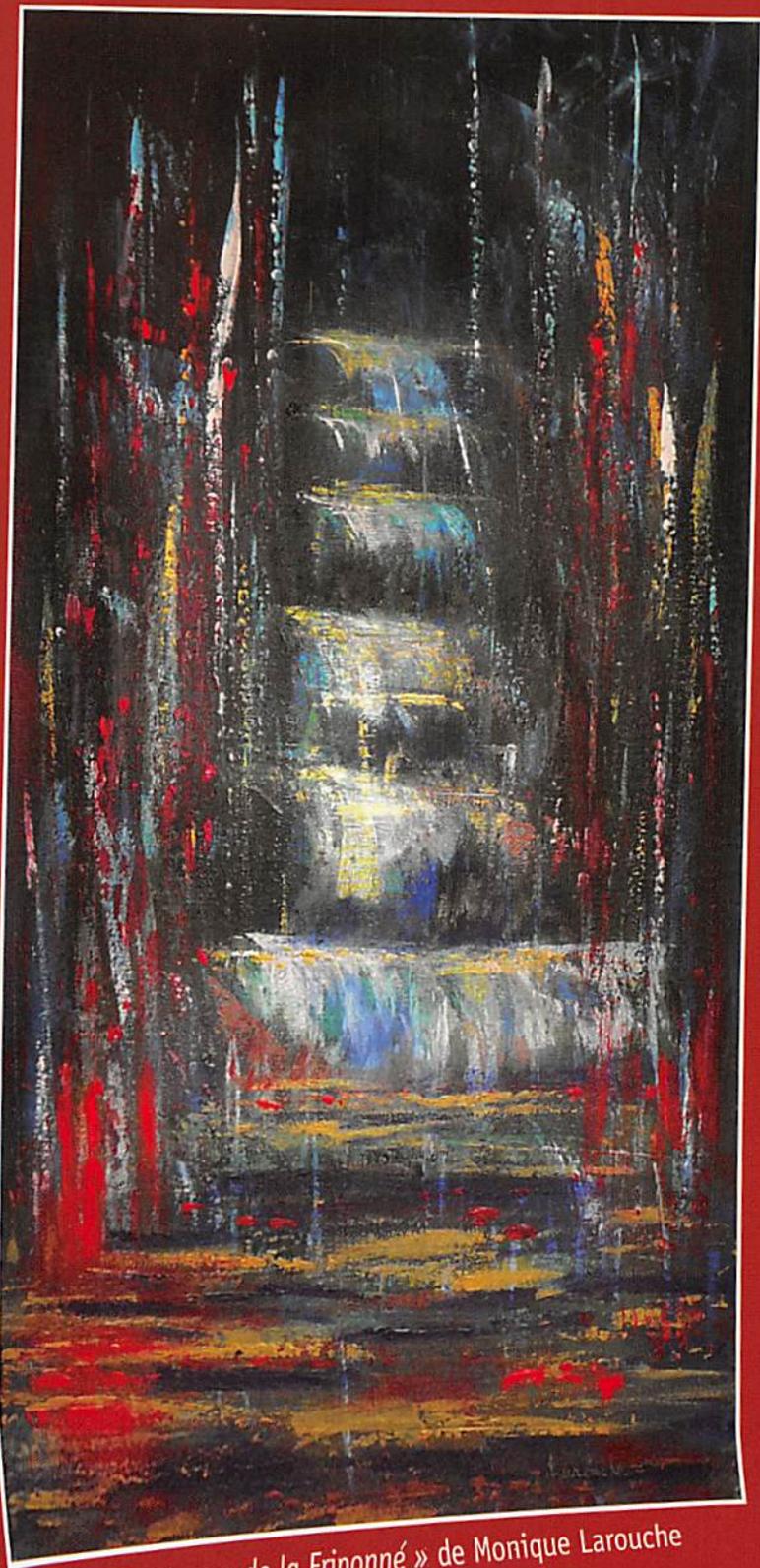


R E V U E
d' **HISTOIRE** de Charlevoix

Numéro 63

Octobre 2009



« Le lac de la Friponné » de Monique Larouche

*Guy Godin :
Charlevoix et la toponymie*

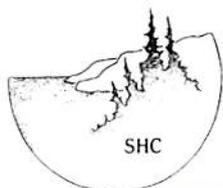
*Rosa, rosa, rosam ou
le Québec des années 60*

*Le silence des victimes
par ricochet*

*Les « points de vue »
en histoire régionale :
le cas de Charlevoix*

25 ans





La Société d'histoire de Charlevoix

Le logo évoque les trois pays de Charlevoix, tels que perçus par Félix-Antoine Savard : la mer, la terre et la forêt.

Membres corporatifs (1 000\$ et plus)

Hydro-Québec

Power Corporation du Canada

Membres bienfaiteurs à vie (1 000\$ et plus)

Alarmes et Extincteurs Charlevoix	Corporation municipale de l'Isle-aux-Coudres	Imprimerie de Charlevoix Inc.	Maurice Potvin
Robert Ascah	Marc DeBlois	Fernand Labrie	Gilles Poulin
Auberge La Maison Otis	Yolande et Pierre Dembowski	Laurent Lafleur	Diane et Jean-François Sauvé
Auberge La Pinsonnière	Jean-Claude Dupont	Paul et Rita Lafleur	Walter et Mary Schatz
Yvon Bellemarre et Janine	Jean-Luc Dupuis	Monique Larouche	Réjeanne Sheehy
Tourville	Domaine Forget	Pierre Legault	Yolande Simard-Perrault
Johanne Bergeron	Fondation René-Richard	L'Héritage canadien du Québec	Rita Simard-Smookler
Jean-Pierre Bouchard	Abbé Bertrand Fournier	Ghislaine Le Sauter	Huguette Tremblay
Jean-Pierre et Marc Bouchard	Georges Fournier	Xavier Maldague	Jean Tremblay
Martin Brisson	Raymond Gariépy	Municipalité de Notre-Dame-des-Monts	Louis Tremblay
Janet C. Casey	M. et Mme Leslie H. Gault	Petites Franciscaines de Marie	Louis-Marie Tremblay et Yvette Froment
Casino de Charlevoix	Anne-Marie L'Abbé Groulx	Guy Paquet	Ville de Baie-Saint-Paul
Rémi Clark	Léonard et Aurore Gauthier	Municipalité de Saint-Hilarion	Ville de Clermont
Bruno Côté	Fernand Harvey	André P. Plamondon	J.C. Roger Warren

Membres bienfaiteurs (100\$ à 999\$)

Alimentation Lapointe et Frères	Johanne Desrochers	René Martin	Jean-Maurice Tremblay
Auberge Relais Hautes-Gorges	Hélène Gervais	André Morin	Martin Rochette
Rosaire Bertrand	Magella Girard	Lyse Nantais-Godin	Céculie Simard
Léonce Brassard	Clément Gravel	Gaston Ouellet	Claude St-Charles
Caisse populaire de La Malbaie	Guy Le Rouzès	Hélène et Jean Pelletier [†]	Benoît Warren [†]
Francine Castonguay-Laurin	MRC de Charlevoix	Denis Tourangeau	
Marc Desmeules	André Maltais	Claude et Janine Tremblay	

Membres de soutien (50\$ à 99\$)

Louis Asselin	Claude Despins	Louissette Giroux	Municipalité de Saint-Aimé-des-Lacs
Arthur Beaulieu	Thomas Donohue	Raymond Guay	Réal St-Laurent
Louis Bhérier	Yvon Dubé	Christian Harvey	Sébastien Thibeault
Bibliothèque Laure-Conan	Geneviève Dufour	Gaudias Harvey	Daniel et Jeannine Tremblay
Madeleine Boies-Fortier	Jacques Dufour, juge	Robert Harvey	Carole Tremblay
Bernard Bouchard et Micheline Dufour	Jacques Dufour	Viva Harvey	Francis A. Tremblay
Guy Bouchard	Louis Dufour	Esther Jean	Françoise Tremblay
Jean-Paul Boudraux	Marcel Dufour	Lucille Lafond-Colombeau	Georges-Étienne Tremblay
Lyne Brassard	Simone Éthier-Clarke	Claude Lapointe	Gilles Tremblay
Ulysse Brassard	Louis-Philippe Fillion	Fernand Lapointe	Jean-Pierre Tremblay
Guy Bureau	Luc Fillion	Réal Lapointe	Marc-Adéclard Tremblay
Nathalie Cayer et Vaughn Boies	Rodolphe Forget	Micheline Larouche	Raymond Tremblay
Paul-André et Danielle Carpentier	Hélène Fortier	Robert Marcotte	Suzanne Tremblay-Bachand
Claude L. Casgrain	Eudore Fortin	François Maltais	Guy Tremblay
Agathe Cayer et Charles Bolduc	Régis Gagnon	André Michaud	André Trotier
Micheline et René Cayer	Pierre Gaudreault	Réjane Michaud-Huot	Gilles Turcotte
Henri Chaperon	Réal Gaudreault	Musée de Charlevoix	Jean-Luc Turcotte
Chapiteaux du monde	Léonce Gauthier	Laurent Ouellet	Bernadette Veilleux
Mare Clotuche	Janine Gauthier	Jean-Denis et Marthe Paquet	Ville de La Malbaie
Martial Dassylva	Pierre Gauthier	Odette Perron	
Jean-Marie Desgagné	Serge Gauthier	Yvon Racine	
Germain Desmeules	Yvon et Élisabeth Gauthier	Lorraine Rochette	
	Général Cable	Lucien Roland	

« Vouloir, c'est déjà commencer à vaincre », nous rappelait Félix-Antoine Savard dans son célèbre roman *Menaud, maître-draveur*. Que de volonté et de détermination ont dû être nécessaires, de ses débuts modestes à aujourd'hui, afin de permettre la parution de la *Revue d'histoire de Charlevoix*, dans des conditions pas toujours faciles, avec des moyens limités. Mais rien n'arrête celui qui veut bien se donner la peine de faire les choses autrement que dans le cadre limitatif d'événements ponctuels rendus possibles par quelques programmes éphémères. Ainsi va la vie!

Ce 63^e numéro de la *Revue d'histoire de Charlevoix* laisse place à d'autres paroles, actions et réflexions. Jacques Fortin, de la Commission de toponymie du Québec, révèle l'effort du regretté Guy Godin, fidèle collaborateur de la Société d'histoire de Charlevoix, afin de faire connaître l'histoire de l'arrière-pays et d'assurer la nomination officielle de certains lieux importants de ce territoire.

Charles-Auguste Lavoie, un écrivain originaire de Baie-Saint-Paul, offre à nos lecteurs deux touchants témoignages. Nous avons cru bon de laisser, étant donné la qualité de l'ensemble, une grande place à l'auteur dans le cadre de ce numéro. Un premier article rappelle le temps des collèges classiques où les étudiants étaient appelés, comme dans la chanson de Jacques Brel, à mémoriser *rosa rosa rosam*. Puis, il expose les répercussions chez les proches de ceux touchés par les maladies héréditaires de Charlevoix. Charles-Auguste Lavoie

donne à entendre ces choses de la vie parfois passées sous silence mais dont le poids, à l'époque, devenait souvent insupportable.

Ce numéro 63 offre ensuite une communication de Serge Gauthier réalisée dans le cadre du Colloque de l'Institut d'histoire de l'Amérique française présentée en 2008 à Québec. Cette réflexion, fruit d'un imposant travail de recherche marqué par plusieurs publications sur la question de la folklorisation, éclaire la question des « points de vue » mise de l'avant dans la rédaction de l'*Histoire de Charlevoix* dont celui du « bas de la falaise », un terme d'une résonance particulière dans le cas de la région.

À l'occasion du 25^e anniversaire de la *Revue d'histoire de Charlevoix*, nous offrons à nos lecteurs un texte de l'ethnologue Madeleine Doyon sur le costume féminin de Charlevoix. Nous reproduisons ici un texte paru en 1947 dans la revue *Les Archives de Folklore* expliquant avec menus détails les caractéristiques du vêtement traditionnel régional réalisé par madame Doyon à la lumière d'enquêtes auprès d'informateurs sur tout le territoire charlevoisien.

En 2009, la Société d'histoire de Charlevoix a pris position en faveur de la restauration et de la protection du Moulin César de Baie-Saint-Paul classé monument historique en 1965 par le Gouvernement du Québec. Nous vous offrons un extrait du livre de Francine Adam concernant cette question de

même que la position du Conseil d'administration de la Société d'histoire de Charlevoix.

Enfin, afin de faire suite à une commémoration effectuée cet été, Serge Gauthier retrace la fabrication d'un Christ en croix à l'île aux Coudres par Louis Jobin dont la commande fut passée en 1909 par la famille Desmeules qui, depuis plus de 100 ans, assure la préservation de ce bien patrimonial unique.

Dans le cadre de cette 63^e édition de la *Revue d'histoire de Charlevoix*, nous vous invitons à consulter l'index complet de notre publication classé par auteur et thème sur notre page web à cette adresse www.shistoirecharlevoix.com. Réalisé par Christian Harvey et Denis Fortier, cet instrument permet de noter toute la richesse des thèmes traités dans la Revue et le grand nombre des collaborateurs qui ont au fil des ans participé à un ou plusieurs textes.

Nous invitons nos abonnés et ceux qui voudront le devenir à se rendre au local de la SHC. C'est une invitation à devenir abonné afin d'assurer l'avenir de la Revue et nous comptons sur vous en ce 25^{ème} anniversaire de la *Revue d'histoire de Charlevoix* et de la Société d'histoire de Charlevoix.

En vous souhaitant, lecteurs et lectrices, une agréable lecture!

CHRISTIAN HARVEY
Directeur de la Revue
d'histoire de Charlevoix

TABLE DES MATIÈRES

25 ans de succès pour la <i>Revue d'histoire de Charlevoix</i>	2
Guy Godin : Charlevoix et la toponymie	3
Rosa, rosa, rosam ou le Québec des années 60	7
Le silence des victimes par ricochet	12
Charles-Auguste Lavoie	15
Les « points de vue » en histoire régionale : le cas de Charlevoix	16
Le costume traditionnel féminin : documents de Charlevoix recueillis et présentés	20
Le moulin César de Baie-Saint-Paul en danger !	24
Le moulin César, position de la Société d'histoire de Charlevoix	25
Centenaire d'une sculpture de Louis Jobin à l'île aux Coudres	28

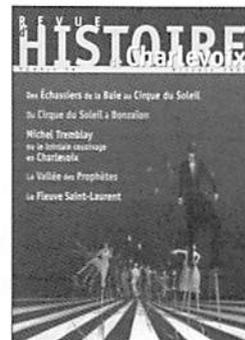
Lorsqu'en juin 1985 j'ai apporté les premiers exemplaires du numéro 1 de la Revue alors nommée simplement *Charlevoix* et publiée par la Société d'histoire de Charlevoix, la librairie du centre commercial de La Malbaie (Eh oui! Il y avait une librairie au centre commercial de La Malbaie en ce temps-là...), d'origine italienne, si je me souviens bien, s'exclama sans tarder avec son accent coloré : « Ah! si ça parle de Charlevoix, ça ne vendra pas! ». Elle me désigna dès lors une place sur le plancher car, disait-elle, les rayons de la librairie appartenaient aux maisons de distribution qui y plaçaient leurs publications toutes étrangères à Charlevoix, il va sans dire. Je lui ai laissé 25 copies qui furent mises sur le plancher et quelques jours plus tard, contre toute attente, elles avaient été vendues à la grande surprise de la librairie qui n'en revenait pas car en plus, selon elle, c'étaient des gens de Charlevoix qui achetaient ça et voilà bien quelque chose qu'elle ne comprenait pas...



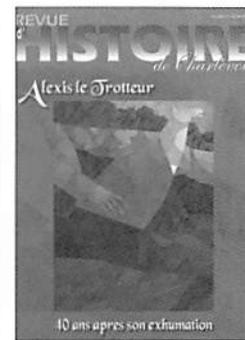
Numéro 1



Numéro 30



Numéro 50



Numéro 60

Longtemps, les revues demeurèrent sur le plancher de la librairie de La Malbaie mais elles ont continué à bien se vendre. Et puis nos dépositaires sont devenus des habitués et nous les en remercions. Et tout cela se poursuit depuis 25 ans et c'est vraiment 25 ans de succès pour la *Revue d'histoire de Charlevoix*. Il faut le répéter, car si nous avons pu continuer, sans subvention statutaire de la part de nos gouvernements, c'est uniquement parce que la *Revue d'histoire de Charlevoix* possède des abonnés fidèles qui sont devenus des amis et aussi parce que la Revue se vend. De même, il faut le souligner, notre revue survit aussi grâce à l'apport de commanditaires qui permettent la parution des divers numéros. Et, après 25 ans de présidence à la Société d'histoire de Charlevoix, voilà bien ce dont je suis le plus fier car

la *Revue d'histoire de Charlevoix* est une réussite incontestable qui ne se dément pas grâce à vous tous et toutes qui nous lisez en ce moment. Merci sincère pour cette grande fidélité!

Après 25 ans, peut-être que le moment est venu de faire le point sur ce sous-financement récurrent de la *Revue d'histoire de Charlevoix*. En fait, il tient à deux faits bien précis : l'absence de subventions au fonctionnement pour les Sociétés d'histoire au Québec, et l'impossibilité pour une revue régionale de postuler pour des subventions destinées seulement à des revues dites nationales. Le premier fait est certes une honte et témoigne du peu de place qu'accordent nos gouvernements à notre histoire et nous ne pouvons que le déplorer. La seconde constatation est

plus tragique encore et elle découle de l'incompréhension notoire des pouvoirs publics face à la culture issue des régions. Cette culture régionale ne pouvant, en quelque sorte, pour nos gouvernements fédéral, provincial et municipaux, se percevoir le plus souvent que comme un attrait touristique et non comme une réalité inscrite dans le vécu quotidien des gens des régions. Mais encore, nos gouvernements retiennent couramment ce genre d'esprit centralisateur et l'on s'y est presque habitué malheureusement... Toutefois, pire encore, lors d'un colloque sur les revues culturelles tenu à Montréal en novembre 2008 nous avons vu que la Société de développement des périodiques culturels (SODEP) se désintéressait aussi de la nécessité pour une revue présentant la culture régionale plutôt que nationale d'avoir le droit de postuler

à un programme de subventions gouvernementales. Leur volonté semble être plutôt de conserver les acquis de certaines revues dites nationales et c'est bien leur droit, comme c'est le nôtre d'avoir cessé d'être membre de cet organisme dont nous espérions un simple appui...

Ceci dit, la *Revue d'histoire de Charlevoix* est bien vivante après 63 numéros réguliers et cinq parutions hors-série et déjà 25 ans d'histoire. Elle continuera d'exister avec l'appui de ses abonnés et de ses lecteurs. Aussi grâce aux bénévoles qui y oeuvrent encore avec passion et acharnement. Manqueront-ils un jour à la tâche? Sans le support financier adéquat qui fait défaut si cruellement, peut-être cela arrivera-t-il... Et alors Charlevoix aura perdu un instrument de développement culturel inestimable... D'ici là je ne peux

qu'espérer que tous les membres et amis de notre Revue se procurent un billet pour notre *Grand Tirage* qui permet la survie de notre périodique. C'est un geste de solidarité

essentiel et surtout pour célébrer 25 ans d'histoire. Et puis, qui sait, peut-être un jour, nos autorités gouvernementales daigneront-elles tenir compte un peu plus de notre existence? Après 25 ans de succès, c'est la grâce qu'il faut souhaiter à la *Revue d'histoire de Charlevoix*, afin d'assurer concrètement sa survie et sa permanence. Le public lecteur a dit oui à notre projet et l'on se demande pourquoi nos responsables politiques ne font pas de même? Il serait temps d'agir. Pour la suite du monde et de la *Revue d'histoire de Charlevoix* et pour encore témoigner avec succès de notre belle région, de sa culture et de son riche patrimoine historique.

SERGE GAUTHIER
 Président de la Société
 d'histoire de Charlevoix,

Guy Godin : Charlevoix et la toponymie

La gestion de la toponymie d'un territoire repose sur la connaissance de sa géographie, de son histoire, des usages de ses occupants et sur l'apport d'un réseau significatif d'informateurs et de personnes intéressées par la toponymie. En mars 2007, la région de Charlevoix et la Commission de toponymie perdaient l'une de ces perles en la personne de Guy Godin.

Pendant près de vingt ans, M. Godin, ancien professeur de philosophie à l'Université Laval, photographe, amateur de randonnées pédestres et contemplateur des paysages québécois a su alimenter la Commission de toponymie par la communication de ses connaissances en histoire et en toponymie charlevoisiennes et de ses projets commémoratifs. Au retour de ses promenades, il était fréquent qu'il nous téléphone ou qu'il nous envoie un message écrit pour nous demander des précisions sur la localisation d'un lieu (coordonnées géographiques), pour nous révéler le motif ou la signification de sa dénomination ou tout simplement pour nous spécifier les raisons d'être du toponyme. Ses rencontres avec les gens ou la consultation de documents d'archives ou cartographiques constituaient toujours pour lui autant d'occasions d'enrichir ses connaissances et de les communiquer à la Commission de toponymie.

Son action sur le paysage immatériel de Charlevoix se présente sous un double volet. Le premier consiste en la volonté de connaître et de savoir ce qu'un lieu et son nom expriment dans sa réalité. Le deuxième concerne l'enrichissement du paysage par la proposition de toponymes commémoratifs.

Sa connaissance approfondie de l'œuvre de M^{re} Félix-Antoine Savard (Québec, 1896 - Québec, 1982), romancier, poète, dramaturge, conteur et folkloriste, constituera sa principale source d'inspiration toponymique. Curé fondateur de la paroisse de Saint-Philippe, à Clermont, M^{re} Savard s'est installé dans Charlevoix en 1927. Il y est resté quinze ans, desservant les camps de bûcherons de

la rivière Malbaie. En 1937 paraissait son célèbre *Menaud, maître-draveur*, qui connaîtra cinq versions différentes. Amoureux de la littérature classique et profondément ancré dans les traditions, Mgr Savard a recueilli contes et légendes, a cofondé les Archives de folklore de l'Université Laval et est devenu doyen de la Faculté des lettres de cette dernière, où il a enseigné de 1941 à 1964. À sa retraite, il a créé la papeterie Saint-Gilles, laquelle fabrique un papier-parchemin destiné aux beaux mots de la langue. La vie de Mgr Savard a donc été fortement imprégnée de Charlevoix, pays qu'il a adopté et dépeint dans ses poèmes et ses romans. (*Noms et lieux du Québec* en ligne).



Guy Godin

Ainsi marqué par la personnalité de M^{re} Savard et la qualité de son œuvre, Guy Godin a cherché à retracer les lieux présents dans les romans de cet auteur. C'est ainsi qu'il a contribué notamment à préciser l'origine des oronymes « Mont Élie » et « Mont Jérémie », longtemps associés à autant de prophètes bibliques. Le premier toponyme est en fait une évocation d'Élie Dufour (Sainte-Agnès, 1905 - Clermont, 1992), un des grands amis de M^{re} Savard. Quant au deuxième nom, il provient d'une inspiration de promeneurs pour le prophète Jérémie d'après l'origine présumée du mont Élie, mais que l'on sait fausse aujourd'hui.

L'Acropole des Draveurs

Même si ce nom de paroi du parc national des Hautes-Gorges-de-la-Rivière-Malbaie a été proposé en 1989 par la Réserve de la biosphère de Charlevoix, le sens de ce toponyme nous en a été révélé par Guy Godin en 1996. « Propice à l'escalade, cette paroi [dominante de plus de 800 m] évoquait pour l'écrivain [M^{re} Savard] les cités de la Grèce antique où on retrouvait, sur une hauteur, citadelle et édifices importants : « puissante forteresse que je nommai l'Acropole parce que j'y élevai un Parthénon de rêve sur la frise héroïque duquel défilaient les grands draveurs... » ». (« Salut à Charlevoix », dans *Bouscueil*, 1972, p. 153)

Mont Félix-Antoine-Savard

Ce mont du parc national des Hautes-Gorges-de-la-Rivière-Malbaie choisi pour la commémoration de M^{re} Savard avait été proposé aussi par la Réserve de la biosphère de Charlevoix. M. Godin a fait savoir ultérieurement en 1999 à la Commission de toponymie que ce lieu des hautes gorges de la rivière Malbaie avait été visité en 1899 par William Hume Blake; ce dernier lui avait alors attribué le nom « Kodak ». Il en sera question ci-après avec l'oronyme « Mont William-Hume-Blake ».

La Romane

Ce mont s'élevant à quelque 930 m et situé aussi dans le parc national des Hautes-Gorges-de-la-Rivière-Malbaie a été proposé en 1998 par la Réserve de la biosphère de Charlevoix. La demande était accompagnée d'une note de Guy Godin : « ...L'appellation de *La Romane* que j'ai donnée à cette montagne qui semble fermer les Eaux Mortes au nord de l'Équerre et que j'ai tout d'abord prise pour la basilique de Menaud. [...] parce que l'architecture naturelle de cette montagne (*sic*) évoque immédiatement le caractère remarquable de l'art roman primitif, sans compter que cette appellation se marie bien avec plusieurs toponymes des lieux environnants. » (Lettre de Guy Godin, du 8 juillet 1997. Document conservé à la Commission de toponymie)

La Basilique Neigeuse

Ce mont se situe dans le territoire du Club des Hauteurs-de-Charlevoix au nord du lac Bazile. Il est constitué de trois pics s'élevant de l'ouest vers l'est à 985 m, 930 m et 893 m d'altitude. Cet oronyme avait été choisi par M^{sr} Félix-Antoine Savard et M. Godin a proposé en 1997 qu'il soit officialisé par la Commission de toponymie. En 1998, la Réserve de la biosphère de Charlevoix a appuyé ce projet toponymique. Encore là, Guy Godin nous en a précisé le sens en affirmant que cette appellation était tirée du roman de M^{sr} Savard, *Menaud, maître-draveur*, édition de 1937, p. 26 et 32. Godin a localisé avec exactitude ce mont à la suite d'une consultation auprès de Roger Le Moine de l'Université d'Ottawa, un neveu de Mgr Savard. À cet égard, Le Moine écrivait, le 3 juin 1996 : « Comme il [M^{sr} Savard] a toujours été un passionné d'étymologie, j'ai associé la Basilique [Neigeuse] au lac Basile (*sic*). Savard ne s'est sans doute jamais demandé qui était ce Basile. Mais il a sans doute associé d'instinct Basile, (...) à la Basilique... » (Note de Guy Godin, le 8 juillet 1997).

Mont William-Hume-Blake

Guy Godin savait aussi reconnaître ses collaborateurs. Ainsi, lors du vingtième anniversaire de la fondation de la Société d'histoire de Charlevoix en 2004, il proposa un toponyme à caractère historique. Il demanda à la Commission de toponymie que la mémoire de William Hume Blake (Toronto, 1861 – Victoria, Colombie-Britannique, 1924) soit rappelée par l'attribution de son nom à un mont du parc national des Hautes-Gorges-de-la-Rivière-Malbaie. Diplômé en droit de l'Université de Toronto, Blake est présenté comme un homme des bois. Charlevoix est vite devenu sa terre d'accueil; tous les étés, il venait y passer ses vacances. Il parcourait la région dans ses recoins les plus sauvages. Il laissa aussi une importante œuvre québécoise avec *Brown Waters* (1915), *In Fishing Country* (1922). De plus, il a notamment réalisé les traductions anglaises de *Maria Chapdelaine* (1921), de Louis



La Basilique neigeuse.

Hémon, et de *Chez Nous* (1924), d'Adjutor Rivard.

La Société d'histoire de Charlevoix, au lendemain du décès de Guy Godin en 2007, venait conclure l'œuvre de ce philosophe, en formulant une demande pour qu'un mont soit dénommé afin de rappeler la mémoire de ce personnage estimé pour ses travaux et ses interventions visant la sauvegarde de son patrimoine tant naturel qu'historique.

Guy-Godin, Mont

Ainsi la Commission de toponymie est-elle heureuse de collaborer à cet hommage à Guy Godin (Québec, 1924 – Québec, 2007). Tout au long de sa carrière et, plus encore, au lendemain de sa retraite, il sut participer aux activités de ses différents pays d'adoption avec le comité consultatif d'urbanisme de la municipalité des cantons unis de Stoneham-et-Tewkesbury et ses nombreuses recherches pour en permettre une meilleure connaissance. Comme nous l'avons exprimé précédemment, Godin s'est beaucoup intéressé à l'œuvre de M^{sr} Félix-Antoine Savard et à la reconnaissance des lieux

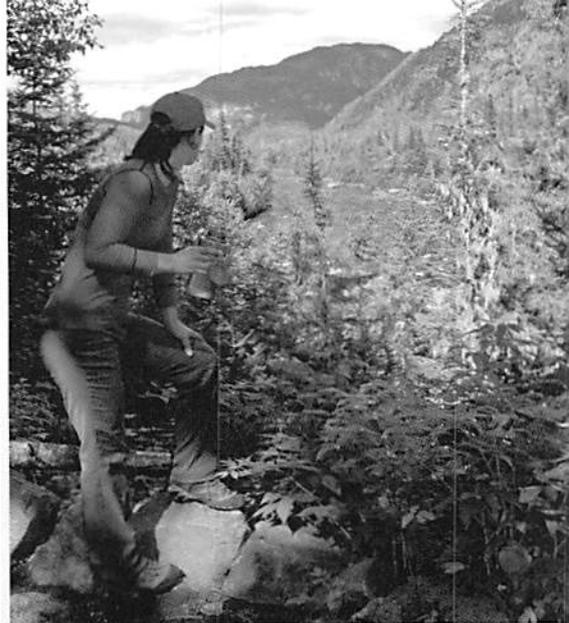
qu'il avait parcourus tout au long de ses séjours dans Charlevoix. Il mena aussi des recherches historiques sur les chemins de Charlevoix au Saguenay. (*Revue d'histoire de Charlevoix*, no 25, juin 1997, p. 2-8) Il s'est par ailleurs beaucoup impliqué dans le processus de la reconnaissance de la réserve de la biosphère de Charlevoix et dans la création du parc national des Hautes-Gorges-de-la-Rivière-Malbaie. Par ailleurs, le mont Guy-Godin se situant dans ce parc, au sud-ouest de La Romane a été officialisé par la Commission de toponymie, le 22 avril 2008.

Ainsi son action et son œuvre en histoire et en toponymie marqueront indubitablement le paysage de Charlevoix et de toutes les régions qu'il a parcourues, et dont il nous a révélé les richesses invisibles de leurs paysages immatériels.

Pour en connaître davantage sur les toponymes cités dans ce texte et la toponymie de Charlevoix, la consultation du site web de la Commission de toponymie s'impose. Son adresse est www.toponymie.gouv.qc.ca

Cet automne, vivez...

le parc national des
Hautes-Gorges-de-la-Rivière-Malbaie



Sentier Le Riverain

- 11,6 km de sentier
(aller-retour)
- 170 m de dénivelé
- 100 % wow !

Photos: Julien Robitaille

Cet automne, vivez...

1 800 665-6527 • ParcsQuebec.com



MRC
de
Charlevoix-Est

172, boulevard Notre-Dame
Clermont (Québec) G4A 1G1

L'histoire, tout comme les paysages, donne la spécificité au territoire de Charlevoix. Que de personnages, que d'événements ont animés ce coin de pays!

La Société d'histoire de Charlevoix fête 25 ans d'existence, le Conseil de la MRC de Charlevoix-Est est heureux de collaborer à cette édition de la *Revue d'histoire de Charlevoix*.

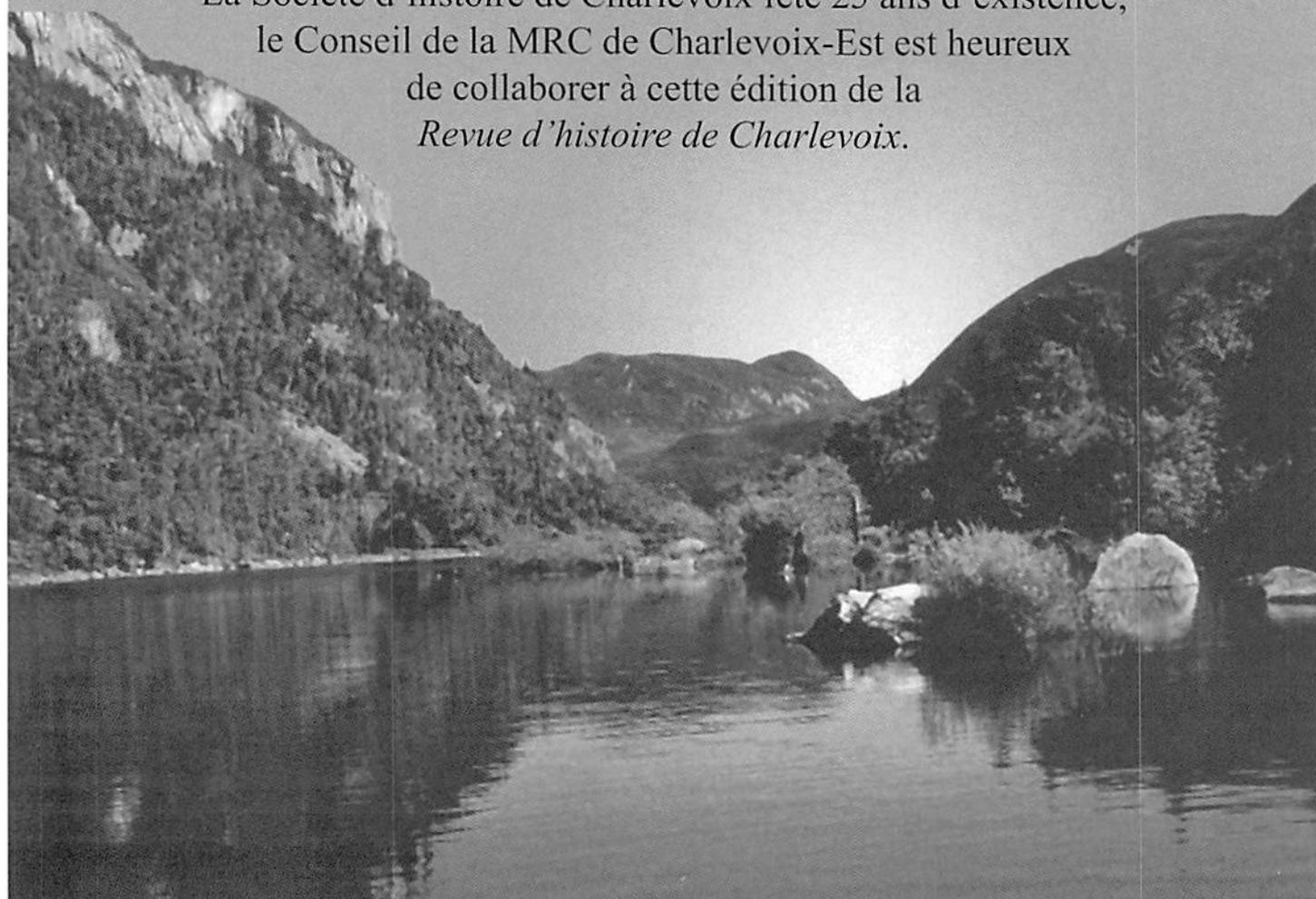


Photo : Parc national des Hautes-Corpes-de-la-Rivière-Malbaie Coll. Guy Godin

Rosa, rosa, rosam ou le Québec des années 60

Par CHARLES-AUGUSTE LAVOIE

Fantôme ou dinosaure

Je me sens comme un dinosaure, ou un fantôme sorti du grenier, quand je pense à la formation dite classique que j'ai reçue. On obligeait des garçons de 11, 12 et 13 ans à mémoriser *rosa rosa rosa rosam* et traduire des récits de guerre entre des peuples depuis longtemps disparus de la surface de la terre. Comment cela pouvait-il exciter les hormones de milliers de garçons comme moi, ou les apaiser? Plus qu'un quotient intellectuel élevé, il fallait posséder un fessier docile pour être capable de composer une dissertation française, assis sur une chaise droite pendant cinq heures. Le programme du cours classique comprenait l'étude du latin et du grec avec thèmes et versions, de la littérature française avec analyses littéraires et dissertations, des mathématiques, des sciences, un peu mais pas beaucoup de sciences et de la philosophie, vers la fin de ce cours qui durait huit ans. Les élèves du cours classique se divisaient en deux : les littéraires et les sportifs; les scientifiques étaient peu nombreux, invisibles; ils passaient pour des studieux et cela n'avait rien d'attrayant. Les littéraires se faisaient voir et entendre, étant plus nombreux, comme les sportifs. J'étais un littéraire et le cours classique fut mon épiphany et un salut pour moi qui venais de parents ordinaires et de la campagne.

Avec soi, l'enfance dans une grosse malle

Parce que nous n'habitons pas une grande ville, je suis allé au pensionnat pour mes études, après avoir complété la première année, c'est-à-dire les *Éléments latins*, comme externe, au collège de mon village natal. Je transportais mon enfance dans la malle que je tirais derrière moi le jour où je franchis le seuil du pensionnat. Une grosse malle recouverte de métal rouge avec des bandes en bois verni. Conformément aux règlements de l'établissement, j'apportais des chemises blanches, des chaussettes grises comme les pantalons, des sous-vêtements d'hiver et d'été, un assortiment de mouchoirs, des cravates (de couleur bleue ou rouge, cela variait d'un collège à l'autre) en quantité déterminée. Nos parents se conformaient à la liste qu'ils avaient reçue durant l'été précédant la rentrée scolaire. Chaque article avait mon nom écrit à l'encre de Chine.

Par moments, le pensionnat ressemblait à une prison avec ses règlements qu'il fallait suivre à la lettre. Il y avait une heure pour se lever, se rendre à la chapelle pour la prière ou la messe, une autre pour l'assistance aux cours, l'étude et les devoirs et un temps pour les activités physiques. Les activités physiques étaient nombreuses et obligatoires. Les sports d'équipes étaient mon cauchemar: j'étais maladroit et la compétition avait tout pour me déplaire.

Les repas se prenaient presque tous en silence et sans plaisir. Il fallait nourrir le corps que l'on s'assurait de tenir occupé depuis l'aube jusqu'à la tombée du jour. Nous mangions par obligation. Préparée en grandes quantités, la nourriture n'avait aucune saveur. Malgré cela, les repas constituaient un rituel important. Comme au laboratoire de biologie, nous analysions la nourriture avec attention et lancions tout haut, en direction des cuisines, nos commentaires qui étaient le plus souvent des sarcasmes et où chacun renchérisait sur son voisin de table. Avant de retourner notre plateau, nous faisons disparaître les restes discrètement dans le tiroir d'un voisin ou derrière un radiateur. Pour survivre, les élèves développaient leur propre régime alimentaire, c'était parfois des sandwiches à la banane avec du beurre d'arachide ou encore des tonnes de pommes de terre en purée. Nous comptions beaucoup sur les sucreries que nos parents nous faisaient parvenir et que nous partagions entre nous non pas durant la journée, nous n'en avons pas le temps, mais durant la nuit, une fois les lumières éteintes. Nous dormions dans des dortoirs.

La crème de la crème

Il y avait une espèce d'aura autour des collèges classiques où l'on retrouvait, disait-on, la crème de la crème et la future élite de la nation. Mes parents (mon père, un homme sans instruction et ma mère, une institutrice) avaient chacun sa raison pour souhaiter faire de moi quelqu'un d'instruit. Mes frères détestaient l'école et l'un d'eux se plaignait du mal de ventre chaque matin mais, comme ma mère le remarquait avec tristesse, jamais le samedi ou le dimanche. J'étais soulagé de quitter mon village où, à mes yeux d'enfant, les hommes et les femmes



Charles-Auguste Lavoie (environ 11 ans).

vivaient de la manière dont leurs ancêtres avaient vécu. Il n'y avait pour moi rien à regretter dans ce village. La sentence eut été d'y rester. Je n'ai jamais douté de l'amour de mes parents qui avaient décidé de m'envoyer étudier dans un pensionnat. J'étais un privilégié; mes parents le disaient et dans le voisinage, on le pensait. Je n'étais pas à l'origine de leur décision; mon éloignement, notre séparation était leur choix. Sans savoir ce que je ferais avec ma belle (*sic*) instruction mes parents se disaient sans doute que je deviendrais plus tard soit un prêtre, soit un avocat ou un professeur d'université. J'avais douze ans, je ne voyais pas aussi loin. Je serais un jour la gloire de la famille moi qui avais une passion pour les notes scolaires élevées. C'est ainsi qu'on me percevait et ainsi, je me voyais. Le cours classique avait été conçu pour moi. Je n'avais en tête que mes études et je m'y donnai corps et âme.

Les livres... comme on découvre l'amour

À strictement parler, ma passion était les livres. Les jeux n'avaient aucun intérêt pour moi ni les humains (je l'admets maintenant avec beaucoup de gêne et de la honte). Je suis tombé dans les livres comme Obélix est tombé dans la potion magique. Cela se produisit à l'Académie Saint-Joseph de Baie-Saint-Paul, un an avant d'aller au pensionnat. J'étais alors en Éléments latins, la première année du cours classique. Me trouvant seul dans la classe, j'ai ouvert le placard des livres pour l'année scolaire en cours. L'école n'avait pas de bibliothèque générale accessible à l'ensemble des élèves. Chaque classe possédait ses propres ressources rangées dans un placard. Ce jour-là, hissé sur une chaise, je me mis à feuilleter les livres d'auteurs dont les noms m'étaient inconnus. Ces vieux livres étaient reliés de cuir et projetaient de la poussière quand on les refermait brusquement. Je me mis à lire ce qui était une pièce de théâtre, écrite en vers, avec des astérisques et des notes en bas de page. Je décidai ce jour-là que je passerais au travers de ces livres. Quelque chose venait de m'atteindre. J'avais 12 ans. Était-ce déjà l'effet de la potion? Ne demandant la permission à personne, j'apportai le premier livre du bord à la maison. Dans les mois qui ont suivi, j'ai lu vaguement les œuvres de Racine, Molière, et d'autres auteurs classiques français (même les sermons de Bossuet), comprenant à peine le vocabulaire qui m'était étranger. Un de mes professeurs, un Frère mariste, suggéra de lire un auteur contemporain et me prêta *Vol de nuit* de Saint-Exupéry. Quand je lui ai retourné le livre dont j'avais lu la moitié seulement, son seul commentaire fut: il faut toujours achever ce qu'on entreprend. Je n'ai jamais oublié cette leçon faite par un de ces Frères qu'on a décriés quelques années plus tard et dont on commençait déjà à se moquer.

Nos maîtres

Le programme d'études se résumait à des matières qui n'avaient rien d'aimable, enseignées par des maîtres qui étaient, pour la plupart, ennuyeux. Malgré cela, chaque élève, à un moment ou un autre, trouva quelqu'un pour l'encourager et l'aider à surmonter une difficulté, scolaire ou émotive. Ces hommes avaient souvent une passion qu'ils aimaient partager. Cela en faisait des pédagogues au sens propre du mot. Je me rappelle un professeur, le plus âgé du collège. Il était capable de nous faire découvrir la beauté d'une plante sauvage des plus ordinaires et sa complexité. Avec ses élèves autour de lui, il disparaissait dans son examen de la fleur dont il écartait les pétales avec délicatesse. La nature entière semblait lui dire, comme au sous-préfet d'Alphonse Daudet allongé dans un champ: sentez-vous comme nous sentons bon? Je me rappelle un autre maître. Pas très beau, avec un nez crochu semblable à celui d'un aigle, il arpentait l'estrade (car les classes comportaient toujours une estrade) nous décrivant la campagne de Napoléon en Russie. Les soldats français étaient devant nous, avec leurs bottes usées, transis et épuisés. Sur leurs visages, nous pouvions lire la fatigue et dans leurs cœurs, le souvenir des êtres qu'ils avaient laissés derrière eux. Ce maître avait lu *Guerre et Paix* de Tolstoï et ses descriptions étaient aussi vivantes que n'importe quelle production d'Hollywood. S'étant aussi nourri des romans de Charles Dickens, il nous apprit la révolution industrielle du 19^e

siècle: la mauvaise santé publique et les conditions inhumaines des enfants dans les usines ou les manufactures textiles. Comme sous hypnose, nous étions en plein 19^e siècle et nous respirions l'air de la ville de Londres. Le silence dans la classe en était la preuve. Ce maître avait plein de tics dont nous nous moquions mais sa passion nous rejoignait. Elle nous rendait sympathique ce petit homme aux intonations de voix dépareillées.

La passion comme une obsession

Pour passer au travers de la vie de collège, ces maîtres qui étaient des célibataires finissaient tôt ou tard par se découvrir une passion qui leur donnait le courage de se lever chaque jour de la semaine pour enseigner à des garçons indifférents et souvent cruels. Voir à l'action cette passion suscitait chez nous, des adolescents qui piétinaient d'impatience, le désir de découvrir en nous-mêmes une passion. Comme dans leur cas à eux, il nous fallait découvrir une raison pour vivre.

Dans le désert, c'est sur soi qu'il faut compter et le pensionnat tenait du désert. Des règlements qui reposaient sur la tradition seule, la vie commune et la promiscuité vingt-quatre heures par jour... cela avait parfois de quoi rendre fou! C'est dans de tels moments que la passion agissait. Elle permettait de se définir et d'exister aux yeux de l'autre et, en bout de ligne, à nos propres yeux. Chaque fois qu'ils trouvaient un moment libre, les sportifs partaient s'entraîner en vue d'une compétition tandis que d'autres élèves se réfugiaient au studio des beaux-arts pour dessiner ou encore s'adonner à la poterie, sous le regard d'un maître et, très souvent, sans aucune surveillance. Être jeune sans passion, c'est l'ennui, pur et simple. Mais quelle liberté pour l'adolescent qui ne jure que par la natation, le piano ou le théâtre!

L'abbé Godbout partagea avec des centaines et des centaines d'élèves sa passion pour le théâtre et les arts plastiques. Cet homme aux multiples talents passait ses journées entouré d'élèves à qui il transmettait ses connaissances, certes, mais à qui il communiquait par dessus tout son amour de la beauté et de la vie en général. Il avait ses humeurs, l'abbé Godbout, et il était à prendre avec des pincettes. Il n'a jamais fait grand cas de moi, je n'étais pas assez visuel ou artiste à son goût et je lui rendais la pareille. Toutefois, je pressentais la passion au centre de sa vie et cela le rachetait à mes yeux. La passion, quand on a 15 ou 16 ans, est une obsession qui vous mange... et l'on vit comme en dictature.

Le grenier du collège

Dans le grenier, musée fourre-tout du collège, en plus de tableaux (huiles anciennes et gravures) et de plâtres gréco-romains, il y avait une imposante collection d'animaux empaillés dans des armoires vitrées, touchant le plafond et verrouillées. Les animaux nous dévisageaient de leurs faux yeux féroces. Une panthère, quelques singes, plusieurs serpents et des oiseaux, de toutes les tailles et couleurs. Des planches avec des insectes épinglés et couverts de poussière, des foetus d'animaux blottis contre les parois de bocaux remplis de formol et, pêle-mêle sur le plancher, des livres et des livres, de grandes dimensions, au papier jauni par le temps et avec des gravures de paysages ou d'animaux.

À la récréation, j'allais souvent au grenier, en cachette. Un jour, je découvris une pile de ce qui ressemblait à de gros albums de photos. Il s'agissait en fait d'albums de disques 78 tours RCA Victor avec les quatuors à cordes de Beethoven. Il n'était pas question de les sortir du grenier qui nous était interdit par crainte d'incendie. N'ayant pas de gramophone pour écouter ces vieux disques (c'était maintenant l'époque des 33 tours), je sortais les disques dans leurs enveloppes protectrices, un à un, comme on feuillette un livre, imaginant une musique dont je n'avais aucune idée.

À la tombée de la nuit, la musique

Comme Julien Sorel qui jure de conquérir Paris, je me promis de m'approprier tout ce grenier et, la musique, en particulier. Pour cela, j'allais faire appel à ces hommes qui, en l'absence de nos parents, partageaient notre vie de tous les jours. Quelques-uns d'entre eux étaient arrogants et insensibles mais certains devenaient des modèles pour nous. La musique était souvent une des passions de nos maîtres qui, à la fin de leur journée d'enseignement, se retrouvaient seuls dans leur appartement. Leur appartement consistait en une pièce de travail qui servait aussi de salon pour recevoir des visiteurs, une chambre avec un lit étroit et une commode dépouillée comme la cellule d'un moine et, derrière une porte, un lavabo et des toilettes. Dans la solitude du soir, nos maîtres écoutaient de la musique, la plupart du temps, de répertoire classique.

J'ai découvert les symphonies de Beethoven dans le bureau de l'abbé Simard qui les faisait jouer à tue-tête. J'allais souvent lui rendre visite même s'il n'était pas mon titulaire de classe. Quand j'arrivais à la porte de son bureau au beau milieu du mouvement d'une symphonie, il était inutile de frapper. J'attendais la fin du mouvement. Qu'on imagine l'*Ode à la joie* ou encore *Finlandia* de Sibelius se débattant dans quelques mètres carrés! L'abbé Simard m'a toujours accueilli; il était orphelin de père comme moi. Pour la musique de chambre qui est plus réservée, c'est le moins qu'on puisse dire, j'allais frapper à une autre porte.

Le savoir de l'humanité... européenne

Le cours classique puisait dans les connaissances et la culture des siècles passés. Nous apprenions les fables de La Fontaine et, avec un fou rire, déclamions les alexandrins de Racine. On nous enseignait les préceptes de Boileau sur comment écrire et penser. Comme le Québec, je me souviens :

*« Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage
Polissez-le sans cesse et le repolissez
Ajoutez quelquefois, et souvent effacez. »*

Plus tard, ce fut la philosophie avec les syllogismes d'Aristote et la scolastique, cette philosophie qui n'avait qu'une idée en tête : prouver l'existence de Dieu et saint Thomas d'Aquin était un spécialiste dans le domaine. Quelqu'un avait écrit sur le thomisme, son livre était en latin et c'est le livre que nous répétions mot à mot. Quand nous composions en philosophie, nous avions le choix de répondre... en latin. Du haut de l'estrade, quand il surveillait les élèves en train de travailler sur un devoir,

l'abbé Galarneau lisait *Le Figaro littéraire*. Il était docteur ès lettres, de la Sorbonne, rien de moins, et correspondait avec l'écrivain Daniel-Rops. Quant à l'abbé Marcotte, il affichait sur les murs de sa classe des représentations mythologiques qu'il avait rapportées de ses études à Rome.

La culture de l'Europe et principalement celle de la France était ce qu'on nous inculquait. Il y avait quelques enseignants laïcs nourris de culture européenne, eux aussi. Monsieur Bédard toujours « sur quatre épingles » connaissait peu la littérature québécoise. Il se contentait de lire le manuel devant nous et avec nous, sa spécialité étant la langue et la civilisation grecques. À la suite du poète Paul Valéry, monsieur Bernier nous apprenait que les civilisations sont mortelles. Il parlait doucement, très doucement et son débit monotone favorisait l'assoupissement. La modernité d'auteurs qui n'étaient pas tous morts n'arrivait pas à nous tenir éveillés. (Dans un de ses poèmes, le poète espagnol Machado décrit l'ennui des élèves pour qui le vol des mouches au-dessus de leur tête est la seule chose digne d'intérêt.) En l'absence de mouches, nous étions en hiver, la classe roupillait. Nous avions beau vivre en Amérique du Nord, la France était notre mère et c'est en France qu'il fallait aller pour découvrir nos racines.

Pendant ce temps et de l'autre côté du mur...

Ce que l'on enseignait dans les collèges privés de la province était peu en regard de ce qui se passait dans la société québécoise. Les œuvres, qu'élèves nous lisions, décrivaient une époque révolue. Les traditions du régime seigneurial embellies par Philippe Aubert de Gaspé et les élans poétiques de Louis Fréchette ne touchaient plus personne. Les quelques romanciers dont les noms nous parvenaient à travers l'enseignement de nos maîtres décrivaient une société appartenant déjà au folklore (dans *Le Survenant* ou encore *Les Belles histoires des pays d'en haut*) et que la télévision maintenant diffusait. Parce qu'ils étaient, pour la plupart d'entre eux, issus d'un milieu rural, les professeurs des collèges classiques transmettaient la culture de leur Québec qui était profondément et seulement rural. Les artistes qui trouvaient grâce à leurs yeux et qu'on nous donnait à lire étaient des déracinés comme Alain Grandbois, grand voyageur devant l'Éternel et Anne Hébert qui, parce qu'elle n'est pas facile à comprendre, avait quelque chose de rassurant.

Peu à peu, les choses ont commencé à changer. Les jeunes et les moins jeunes se sont mis à penser tout haut et à le dire tout fort. On produisait beaucoup de poésie et cet amour pour les mots s'exprimait notamment en musique. Les rumeurs de la conscience québécoise, en plein travail, traversaient maintenant les murs épais des collèges privés. Nous lisions Félix Leclerc et savions qu'il faisait carrière à Paris et fréquentait les cafés que fréquentaient Georges Brassens et Juliette Gréco. On entendait parler d'un jeune chanteur dont la voix cassée tenait de la corneille, Gilles Vigneault. Mais plusieurs de nos maîtres ne se gênaient pas pour se moquer de ce qu'ils qualifiaient de prurit. L'abbé Tremblay était ému quand il commentait les amours de Maria Chapdelaine et de François Paradis mais se moquait (il avait l'esprit fendant, l'abbé Tremblay!) des jeunes auteurs québécois. Ces prêtres et

religieux que nous appelions nos maîtres iraient rejoindre les animaux empaillés du grenier que nous regardions sans effroi, seulement de la pitié. Le nationalisme québécois réchauffait les boîtes à chansons que l'on ouvrait partout au Québec. Claude Léveillé, Claude Gauthier et Monique Leyrac attiraient les foules, plutôt jeunes, succédant à Charles Trenet et Georges Guétary. Plus tard, ce fut le tour de Robert Charlebois et de Louise Forestier d'émouvoir et de gonfler d'espoir. Radio-Canada fourmillait d'idées et les journaux révélaient au public une nouvelle génération d'artistes. Des comiques apparurent pour attaquer les mythes et les héros d'autrefois. On se moquait ouvertement de la religion et l'Église se taisait, réservée ou honteuse, je ne saurais dire. L'époque des collèges classiques et d'études destinées à une élite tirait à sa fin. L'éducation passait maintenant par la télévision. Marcel Chaput, Pierre Bourgault et René Levesque étaient maintenant les maîtres à penser qui interprétaient la réalité, comme les poètes le faisaient pour l'imaginaire québécois. C'était la Révolution tranquille. Le Québec tournait la page.

La religion dans tout cela ?

De nos jours, quand je dis que j'ai été éduqué par des prêtres et des religieux, on me regarde avec de la pitié. Pour certains, je suis une espèce « d'orphelin de Duplessis ». La religion était présente dans les collèges que j'ai fréquentés mais elle n'était pas une maladie. Il y avait ce qu'on appelait la basse messe très tôt tous les jours de la semaine et la grande, le dimanche, à dix heures. Il y avait les Vêpres et, de temps en temps, l'Adoration du Saint Sacrement dans toute sa pompe...

Malgré les apparences, nos maîtres pour la plupart ne se prenaient pas pour d'autres. Certains d'entre eux n'étaient rien d'autre que des vieux garçons au sens ennuyeux du terme. Des malades mentaux et des maniaques sexuels, comme l'on voit dans les films? Je n'en ai pas connus! Ces prêtres ou religieux avaient souvent des manies, ces idiosyncrasies courantes chez les personnes (hommes ou femmes) qui vivent seuls. Nous nous moquions de leurs tics et nous savions qu'ils savaient. L'un d'eux mettait un t à la fin de presque tous les mots qu'il prononçait. Son surnom était *Tuftuf* et un autre, toujours à mâchouiller quelque chose, une gomme ou une menthe (et que jamais nous ne le voyions mettre dans sa bouche). Deux surveillants toujours ensemble, l'un grand, l'autre petit et délicat, nous faisaient penser à Grand Galop et Petit Trot, des personnages de bandes dessinées de l'époque. Et cet autre, le bel abbé Gérard qui aimait se regarder vivre. Comme Louis XIV, il avait sa cour.

La prière était une obligation semblable à la révision de ce que nous avions appris la semaine précédente, chaque lundi du mois. On nous enseignait la logique d'Euclide comme on enseignait les exercices spirituels de saint Ignace de Loyola. Mais je n'ai pas appris le calcul arithmétique en additionnant ou soustrayant des scapulaires ou des Petits catéchismes. Je n'ai pas appris la biologie en disséquant le sexe des anges. Quand on s'inscrivait pour le cours classique, on s'abonnait à un programme complet et ce programme incluait aussi la pratique de la religion catholique.

La femme, oui, mais à distance

La présence féminine était minimale. Les émois et les mouvements amoureux se vivaient à l'extérieur du collège durant les congés ou, en cachette, grâce aux sorties occasionnelles durant la semaine. Il se trouvait toujours un élève qui avait ses entrées et sorties grâce à une clé passe-partout héritée d'un ancien élève, peut-être son frère aîné. La chasteté avait beau être de rigueur, le cours classique était long et huit années, cela signifie beaucoup de nuits blanches et chaudes! Le collège était un organisme vivant qui comportait les maîtres et les parents, avec les élèves comme catalyseurs. Au cours des années, les parents apprenaient à se connaître et se fréquentaient. Être élève dans un collège classique, cela ouvrait à la fois des portes et des cœurs. Des parents rendaient visite à leur fils pensionnaire, emmenant avec eux leur cadette ou un externe, accompagné de sa sœur, venait voir un confrère. Un peu plus tard, la cadette ou la sœur s'énhardissait à revenir, parfois seule mais le plus souvent accompagnée d'une amie. Cela donnait lieu à des échanges à l'insu des parents mais connus des confrères ou amis et, souvent, avec leur complicité. Les filles étaient visibles au parloir et ailleurs, furtivement, durant le jour ou à la tombée de la nuit mais quand on montait *Oedipe roi* de Sophocle ou encore *Athalie* de Racine, cela se jouait sans elles. Les élèves parlaient souvent de leur vie sentimentale, et crûment. Ils fumaient et buvaient avec la même intensité et de la même manière, c'est-à-dire en cachette. Les surveillants étaient sur leurs gardes; certains plus zélés que d'autres se cachaient pour surveiller les allées et venues des élèves et, mine de rien, parcouraient les rues avoisinantes du collège après le repas du soir. Quand quelqu'un était pris, on l'expulsait du collège. La sexualité était une réalité qu'on gérait de la façon courante à l'époque et socialement acceptable : à huis clos!

Les amitiés particulières... et les autres

« L'amour qui ne dit pas son nom », pour reprendre une expression un peu vieillotte, provoquait parfois une chasse aux sorcières. Dans certains collèges, c'était une véritable hantise. On interdisait aux élèves de se promener mains dans les poches et aux *amis* (sic) de se tenir à l'écart des autres. La surveillance était constante et les questions insidieuses des responsables de la surveillance n'avaient ni sens ni réalité, comme si l'on nous avait parlé cantonais ou tagal. Cette paranoïa tenait de l'absurde. On pourchassait l'intimité qu'il fallait éviter. Malgré tout, il se formait des amitiés particulières. Elles permettaient au cœur et, pour dire vrai, à l'âme de traverser les barreaux et de s'envoler. S'il est un mythe que j'ai toujours trouvé fascinant, c'est celui d'Icare qui se construit des ailes faites de plumes retenues par de la cire pour s'enfuir du Labyrinthe où il est prisonnier.

Être au pensionnat c'était se trouver à la merci du regard d'autrui, vingt heures par jour, sept jours de la semaine, comme sur une scène. La relation dite particulière était un lien qui rappelait la chaleur du foyer. Pour les enfants que nous étions, c'était comme se construire une cachette ou aller se réfugier au grenier. Les amitiés particulières étaient au cœur de la vie du collège classique et se vivaient à deux, à trois et parfois à quatre. Elles permettaient de se connaître en se confrontant et en se confondant. Des liens se formaient et se défaisaient au fur et à mesure que la connaissance de soi évoluait. Rien ni personne



Photo: Coll. privée

La malle de Charles-Auguste Lavoie.

n'aurait pu empêcher cela de se produire. Ici, c'était la bête noire, ailleurs ces amitiés étaient encouragées par les maîtres qui se souvenaient d'avoir été eux-mêmes des enfants. La prohibition de ces amitiés avait souvent pour effet de les provoquer ou les aviver. Ces amitiés étaient vécues en secret, par l'échange de billets enroulés dans un stylo ou glissé dans un livre, ou en pleine lumière durant une partie de balle au mur ou de hockey.

Parce que l'on y retrouvait des êtres humains et non des pierres, l'homosexualité exista dans les collèges classiques. Elle se vivait entre élèves, entre maîtres, et entre maîtres et élèves; sous toutes les formes imaginables et à des degrés divers.

L'univers du collège classique

Nos maîtres à penser et à vivre étaient au cœur de la vie sociale et politique québécoise des années 50 et 60. Ils faisaient partie du *old boys' club* qu'étaient les collèges classiques, tous des établissements privés. Parmi leurs anciens confrères de classe ou amis, ils pouvaient compter le Premier ministre du Québec, le Chef de l'Opposition ou un Ministre. Quand nous avions besoin d'information sur un événement politique ou un projet de loi important, notre titulaire communiquait avec son ancien confrère Jean, ou Daniel. Quelques semaines plus tard, il nous lisait en classe la réponse du personnage important. Nous étions au cœur de l'action, du moins nous nous plaisions à le penser et en étions fiers. À cause de la clientèle qui fréquentait les collèges classiques, on y retrouvait toujours le fils ou le neveu d'une personne qui jouissait d'une certaine renommée, par exemple, le chirurgien en chef d'un grand hôpital, le doyen d'une faculté universitaire ou encore un haut fonctionnaire dont les bras étaient assez longs pour protéger son fils d'une poursuite judiciaire. Pour ma part et selon mon échelle personnelle de valeurs, je me flattais de compter parmi mes professeurs des auteurs de livres qu'on utilisait dans les collèges ou les universités de la province. Cette réputation rejaillissait sur notre collège et j'en tirais de la vanité.

Le monde de l'argent

Mais cet univers avait ses limites : l'argent y était absent ! Les sujets tels que gagner sa vie ou simplement faire de l'argent

n'étaient pas inscrits au programme d'études. Quand dans les dernières années du cours classique, il était question d'un choix de carrière, cela se résumait à décider entre le sacerdoce et une carrière professionnelle ou entre la profession libérale A et la profession libérale B. Le cours classique se faisait fort de ne conduire nulle part. La *tête bien faite*, comme le souhaitait Montaigne, c'était cela. L'élève qui abandonnait à mi-chemin, même un an seulement avant la fin du cours classique, disons Philosophie I, ne trouvait personne pour l'embaucher ou s'il se dénichait un emploi, c'était un travail qui exigeait de ses bras davantage que de sa *tête bien faite*. Sur un mur, un diplôme de *Baccalauréat ès arts* impressionnait avec son latin et les enjolivures de la calligraphie mais il n'était rien d'autre qu'un bel objet destiné à la vue. La valeur pratique de ce laborieux programme d'études était de préparer à d'autres études, celles-ci universitaires et de quatre ou cinq ans. En cela, il était un cours 'pur' au sens platonicien du terme, c'est-à-dire sans mélange et conforme à l'idée, courante à l'époque dans les pays catholiques, qu'on se faisait de la réussite sociale et matérielle. Un idéal aux antipodes de l'éthique protestante et anglo-saxonne.

Un Québec sans l'Autre

Le Québec de ces années-là était blanc et de culture européenne et dans les collèges classiques on trouvait des Canadiens français *pure laine*. En Belles-Lettres, sur un total de 97, il y avait un élève avec un nom de famille qui se terminait par la lettre a, de descendance italienne, je suppose. Le reste, c'est-à-dire la majorité? Des Gagnon, Grenier, Ménard, Tremblay et Tremblay. En Philosophie II, j'étais dans un autre collège. Dans ce collège qui était en région, la future élite de la nation s'appelait Bouchard, Perron, Tremblay et Villeneuve.

Le cours classique transmettait et expliquait l'histoire et la culture de l'Europe et de la France, principalement. Les valeurs étaient blanches et l'avenir serait sans turban ou charia. L'absence de l'Autre s'exprimait dans l'enseignement et la vie des élèves. Des milliers de Québécois ont connu et vécu un programme que les Jésuites ont conçu et que le colonialisme européen a reproduit à travers le monde. Le contenu des cours et l'enseignement différaient peu de ce qu'au 17^e siècle le philosophe Descartes a décrit dans un de ses livres. Le collège classique était une serre-chaude. Les fenêtres s'ouvriraient plus tard, brusquement et avec tellement d'intensité que la tourmente emportera tout sur son passage.

L'avenir

Était-ce le bon vieux temps, comme disait ma grand-mère Tremblay? À la télévision ou dans les journaux, il m'arrive à l'occasion de respirer encore l'air de la serre-chaude. Comme si l'on regrettait le Québec blanc des années 50 et 60. Comme si l'on voulait redevenir cette foule qui, le soir du 29 janvier 1953, accueillait le Cardinal Léger à la gare Windsor et l'entendre, à nouveau, s'écrier « Montréal, ô ma ville, tu as voulu te faire belle pour recevoir ton pasteur et ton prince! »

Heureusement qu'il y a les humoristes qui ne sont pas tous des *pure-laine*. Cela permet de rêver de l'avenir et, content, je remonte au grenier.

©Charles-Auguste Lavoie

Le silence des victimes par ricochet

Par CHARLES-AUGUSTE LAVOIE

Aux victimes par ricochet de l'une ou l'autre des maladies héréditaires de Charlevoix.

Chaleur et protection d'un village

Si le Québec a été pendant longtemps une société tricotée serrée, que dire de Baie-Saint-Paul où je suis né? Nous connaissions toutes les familles de ce qu'on appelait le *haut du village*, c'est-à-dire la rue Saint-Jean-Baptiste depuis le pont de la rivière du *Bras*. Les mauvaises langues disaient que le village n'allait pas au-delà de ce pont, puisque la procession de la Fête Dieu s'y arrêtaient. Les choses n'ont pas changé depuis mais cela est une autre question. Quand j'étais enfant, je connaissais tous les garçons de mon âge qui se trouvaient dans ma classe ou l'école. Je savais quels étaient leurs parents qui savaient quels étaient les miens. Comme pour les idées innées de Descartes, nous savions à la naissance qui faisait quoi, par exemple, qui vivait de la charité publique et quelles étaient les personnes avec un *passé*. Tout finissait par se savoir: la fille mère, le père qui maltraitait sa fille, celui qui souffrait d'une maladie mentale et le fils qui courait la galipote avec l'argent piqué à sa mère... Un journaliste aurait pu frapper à n'importe quelle porte pour recueillir les nouvelles de l'heure, de la semaine ou de l'année.

L'air qu'on respire et l'eau qu'on boit.

Notre maison était plus grande que notre maison et la rue Saint-Jean-Baptiste allait plus loin que le pont du *Bras*. Ce sentiment procurait chaleur et protection. On se sentait bien partout et cela venait du fait que notre être, en soi et par définition restreint, était tout au contraire illimité puisqu'il s'étendait à la population entière de Baie-Saint-Paul ainsi qu'à son paysage. La maison où j'ai vécu mon enfance comprenait le champ des *Ménard* où mes frères et moi allions jouer et où mon père et ses frères, en hiver, avaient glissé en traîneaux. Également, elle comprenait les champs derrière le garage de monsieur Fortin où, durant les vacances, nous allions faire les foins. J'étais tout ce que je pouvais apercevoir de ma chambre au deuxième étage : madame Lapointe derrière le comptoir de son épicerie et monsieur Dufour qui se berçait sur sa véranda. Le tremblement de terre qui avait fait tomber le clocher de l'église, les ravages de la grippe espagnole et la tuberculose qui frappait les pauvres et les malpropres, disait-on... tout cela nous était, pour ainsi dire, échu à la naissance. Comme l'air qu'on respire et l'eau qu'on boit, le village était en-dedans de nous.

Vivre comme son voisin

Dans ce contexte, la moindre incartade ne se pardonnait pas. Il fallait vivre comme son voisin de droite et celui de gauche. Aucune tête ne devait dépasser et malheur à celui qui sortait de l'ornière. La différence était perçue comme de la prétention. La personne venant d'ailleurs, une région ou un pays, qui décidait de vivre dans la région devait se résigner à passer toute

sa vie pour un étranger. À quelqu'un qui voulait se présenter comme conseiller municipal, on objecta qu'il n'était pas de la place, alors que lui et les siens y vivaient depuis vingt ans! Les touristes venaient faire leur tour, louaient un chalet ou une maison pour l'été et revenaient à toutes les années, les artistes s'établissaient dans la région...rien de cela ne changeait quoi ce soit à la vie et l'esprit du village. Marginal à son arrivée, le peintre René Richard resta un marginal, bien qu'il eût épousé Blanche Cimon, qui était de l'*endroit*, comme on disait alors. Un original, voilà ce qu'on disait de lui et d'autres, *étrangers* comme lui. Après avoir dit cela, on s'empressait de refermer la porte de sa maison laissant sur la véranda, une ombre sans substance, seulement l'air.

Les étrangers, ces intouchables

Qu'on pense à tous ces Français venus travailler à Baie-Saint-Paul dans le cadre d'échanges professionnels ou de coopération. Il y eut des psychiatres, des psycho-éducateurs et des orthophonistes. Ces Français parlaient avec un accent, s'habillaient étrangement et ne se lavaient pas. Dans leur pays, disait-on, il n'y avait pas l'électricité ni de rues asphaltées. Ils ne faisaient pas l'objet d'ostracisme, à strictement parler. On ne leur adressait pas la parole directement et lorsqu'on entrait en contact avec eux c'était pour une raison d'affaire, par exemple, pour leur 'refiler' une voiture usagée, dont personne d'autre ne voulait ou encore leur louer une vieille maison mal isolée qui était située dans un rang et que la municipalité ne déneigeait pas. Ces Français célébraient la Prise de la Bastille entre eux et, dans leurs temps libres découvraient le comté de Charlevoix dont ils tombaient tous amoureux.

Quand je dis *étranger*, je ne pense pas seulement aux personnes en provenance d'autres pays. L'étranger, c'était celui dont le père et le grand-père n'étaient pas de l'*endroit* mais d'ailleurs. L'*endroit*, c'était la rue Saint-Jean-Baptiste et l'*ailleurs*, c'était la rue Sainte-Anne ou encore le chemin de la Rémi. Le village par opposition aux rangs ou la Baie par opposition à la Petite-Rivière-Saint-François... Invisible pour les étrangers, la frontière était omniprésente dans le quotidien des gens de l'*endroit*. Comme s'il s'agissait de continents différents, il y avait Charlevoix est et Charlevoix ouest et quand les deux entraient en contact c'était pour chercher à obtenir quelque chose, un établissement public ou une entreprise... au détriment de l'autre. On le sait, cela s'appelle des chicanes de clochers. Le conseil municipal ayant refusé de lui accorder une exemption de taxes pour l'hôpital qu'il avait l'intention d'ouvrir, le docteur Arthur Leclerc quitta Baie-Saint-Paul pour s'établir à La Malbaie. En vue d'une élection, un parti politique qui voulait contourner la réalité des deux continents, choisissait de catapulte un candidat originaire d'une autre région du Québec.

Des tulipes collées l'une sur l'autre

Un homme qui épousait une fille de Saint-Urbain passait pour épouser une étrangère et l'adaptation de part et d'autre prenait du temps. On ne se mêlait pas; on se mariait entre voisins et entre cousins. Il fallait veiller au grain et préserver le patrimoine. Le phénomène n'est pas unique, cela s'est produit ailleurs dans le monde. Pendant des siècles, la maison des Habsbourgs a produit les souverains de plusieurs pays d'Europe grâce à des mariages consanguins avec, comme conséquence, une dégénérescence physique. Une future maman disait à sa sœur: je fais une fille pour ton fils. En Charlevoix, les Bouchard, Simard et Tremblay épousaient des Tremblay, Simard et Bouchard. Et leurs descendants ont connu le sort des Habsbourgs et des tulipes collées l'une sur l'autre!

Mon frère Marcellin

Je ne sais pas grand-chose de ce qu'on appelle la maladie de Charlevoix mais je l'ai vécue de près. Elle fut le lot de mon frère Marcellin décédé à l'âge de 52 ans. C'est de la tristesse que j'éprouve quand je pense à lui. Marcellin avait un jumeau qui s'appelait Marcel. Sur une photographie, on voit cinq enfants, qui sont cousins, dans une carriole. Marcellin fait partie du groupe, il sourit. Étant enfant, il a joué avec les enfants du



Photo : Coll. privée

Marcellin (à droite, avec une tuque) et Marcel (à gauche, avec les lunettes).

voisinage. L'hiver, c'était le patinage et le hockey dans la cour arrière de monsieur Fortin ou chez les Fillion. Pendant l'été, c'étaient les foins et tout le plaisir que ce mot évoque pour les personnes de ma génération. Des garçons et des filles de tous les âges qui prétendent aider les adultes et qui s'amuse follement. Il fut un enfant normal et en santé. Je n'ai pas le souvenir de sa voix d'alors, j'étais beaucoup plus jeune que lui. L'adolescence est venue et Marcellin s'y est totalement donné. Il fréquentait les salles de danse. Sociable, et gâté par notre père qui pardonnait facilement les fredaines de ses enfants, il s'entendait avec tout le monde et on l'aimait. Il s'intéressait aux autres, contrairement à son jumeau, plus réservé. Désireux de plaire, il s'habillait avec recherche et se montrait généreux à l'endroit des filles. Marcellin était extravagant, c'est ce qu'on disait de lui dans notre famille.

Avant et après...

Un jour (c'est ainsi que j'imagine les choses. Il y eut un *avant* et un *après*) sa vie a basculé. Tout juste dans la vingtaine, il a pris conscience (dans tout ce que ce mot peut évoquer de solitude

et de désarroi) qu'il était atteint de la même maladie que certains de nos cousins. Ayant à peine ouvert le livre de sa vie, il connaissait déjà l'histoire et la fin. Cela se fit sans prélèvements de quoi que ce soit, nous étions au début des années 60 et la science n'en était pas là. J'ai vaguement vu mon frère vivre son drame. J'ai été un témoin mais je précise, un témoin indifférent. Ses propres symptômes furent, pour ainsi dire, longtemps cachés mais ils étaient visibles chez nos cousins qui étaient plus âgés que lui. Marcellin était à même de les reconnaître. C'est dans son adolescence qu'il pressentit la chose qui serait un cauchemar. Son cauchemar et sa vie. Peu à peu, les symptômes évidents de sa maladie apparurent, par exemple, la difficulté à marcher et la faiblesse dans les poignets. La gêne de ne pas se faire comprendre des autres et de devoir répéter et répéter. Avec les années, les symptômes de sa maladie sautaient au visage. J'ai du mal à imaginer ce qu'il a vécu par-dedans et sans le partager (du moins à ma connaissance) avec qui que ce soit et encore davantage à me servir de mots pour décrire l'évolution de sa maladie. Mais je sais qu'il a complètement changé sa façon de vivre. Il cessa de sortir avec ses amis et de fréquenter les filles.

Muet comme une pierre tombale

Mon frère Marcellin fit de sa vie un spectacle pénible à voir (c'est mon mot à moi, c'est ma perception que j'exprime ici). Tout son être exprimait la souffrance intérieure et, au fur et à mesure des ans, ses rapports avec les autres diminuèrent. Son impuissance (encore une fois, ma perception) à accepter sa maladie qu'il estimait être une injustice me fit m'éloigner de lui. Il était amer. Sa vie était l'absolu contraire de ce qu'enfant puis adolescent il avait attendu et espéré... et les autres en étaient responsables et devaient payer. La seule personne à trouver grâce fut notre mère qui, en 1965 alors qu'elle était relativement jeune, eut une attaque de paralysie. Marcellin connut alors un regain d'énergie. Son existence semblait avoir maintenant un sens. Il apprit à cuisiner. Il se mit à la menuiserie et à faire des petits meubles ou objets qu'il offrait en cadeaux. Il faisait les courses et des travaux autour de la maison familiale. Le samedi soir, il faisait sa toilette pour aller à la messe, puis rentrait directement à la maison. Pendant une quinzaine d'années, il a vécu avec notre mère et lui, le *malade*, prit soin d'une handicapée. Et il y eut aussi les enfants qu'il adorait. Il les emmenait avec lui, leur apprenait des jeux et les taquinait, comme notre propre père aimait à le faire avec nous et les autres enfants. Marcellin perdit graduellement son intérêt pour les enfants et son entourage. Au fur et à mesure que ses forces diminuaient, il se referma. Dans les dernières années de sa vie, plus rien ne semblait le rejoindre ou le toucher. Il était silencieux comme les pierres tombales et comme elles, il exprimait une absence. Nous avons chacun notre vie, il avait abandonné la sienne depuis si longtemps... Il ne communiquait pas sa colère par des mots mais son mutisme la criait.

Entre mon frère et moi

Les rapports étaient tendus entre nous. Marcellin transpirait la solitude et le malheur. J'étais jeune, ambitieux et sans pitié pour tout ce qui, de près ou de loin, ressemblait à de la faiblesse. Mon frère se voyait comme une victime de cette puissance qui

s'appelle la vie... et ce que je nommais un échec me révoltait. Le malheur n'était pas quelque chose que j'allais nourrir et couvrir. Entre Marcellin et moi, c'était la guerre. J'étais coincé mais résolu à vivre, pour lui et malgré lui qui voulait m'entraîner vers le fond.

Ma sœur Marguerite

Je ne sais pas grand-chose de ce qu'on appelle la maladie de Charlevoix mais je l'ai vécue de près. Elle fut le lot de ma sœur Marguerite décédée à l'âge de 60 ans.

“Charles, c'est moi. Rappelle-moi.” Ma sœur m'en a laissé des messages téléphoniques de ce genre au cours de sa vie ! Le ton était catégorique. Il est arrivé à des personnes de mon entourage d'écouter le message. Chaque fois, on s'inquiétait. La rappelant aussitôt, j'apprenais qu'il n'y avait pas eu de catastrophe. Elle voulait m'entendre parler de mon travail et de ma vie en général. Son regard était centré sur les autres, ce qu'ils pensaient et vivaient. Sa vie à elle ne semblait pas l'intéresser. Marguerite aimait s'entourer de personnes – pas comme son ermite de frère qui se réfugiait dans le grenier pour écrire ! Il existe une photo d'elle assise dans l'herbe. Qu'elle est jolie avec ses longues tresses et son air enjoué ! Son adolescence fut mouvementée, au grand désespoir



Marguerite (à gauche) avec les voisins.

de maman qui ne se reconnaissait pas dans cette enfant qu'elle trouvait volage. Marguerite portait haut. Elle était passionnée de la vie (les gens, les lieux et la nourriture) et l'inconnu ne lui faisait pas peur. Un jour, elle fit la connaissance d'un marin dont elle tomba amoureuse. Après leur mariage, ils partirent vivre pendant quelque temps en Nouvelle-Écosse puis revinrent vivre dans la région.

Son amour de la vie

Elle aurait pu devenir un écrivain cette sœur qui possédait un intérêt irrépressible pour les autres. Elle l'est devenue en un sens par l'intermédiaire des livres qu'elle lisait. Mais la fiction des livres ou les téléromans ne l'a jamais empêchée de s'intéresser aux autres, à leurs tracasseries et leurs joies et leur vie en général. Je pense que c'est quelque temps après son mariage, elle était alors dans la trentaine, que les symptômes de la maladie commencèrent à apparaître. Ne pas avoir d'enfants fut une grande déception pour Marguerite qui aimait les enfants, comme elle respirait c'est-à-dire naturellement. Ma sœur se

résigna à la maladie qui se propageait. (*Se résigner*, selon le Petit Larousse, cela signifie: «accepter en dépit de ses répugnances».) Il me semble que son ouverture aux autres augmenta en proportion avec l'emprise de sa maladie. Se déplaçant d'abord avec une marchette et ensuite avec une chaise roulante, elle continua d'accueillir parents et amis pour un repas ou le gîte. Elle nous confiait parfois sa tristesse de voir les ravages de la maladie sur son visage (elle avait été belle, ne l'oublions pas) mais, rapidement, très rapidement, elle s'essuyait les yeux et distribuait les cadeaux qu'elle rapportait d'un récent voyage avec son mari.

Traversée du Canada

Un été, ma sœur et son mari vinrent me visiter en Colombie-Britannique. Leur voyage s'échelonna sur deux mois. Je leur fis découvrir Victoria. Ils virent les arbres centenaires de Cathedral Grove sur l'île de Vancouver ainsi que les vergers dans la vallée Okanagan. En fin de journée, mon beau-frère faisait cuire du poisson sur le BBQ et nous mangions dehors, sous l'auvent de l'autocaravane, longue comme un autobus. Après le repas, ma sœur et moi faisons un des casse-têtes qu'elle avait apportés, sachant que je les aimais. Nous nous arrêtons souvent, pour échanger des souvenirs d'enfance; elle s'informait sur ma vie ici. Elle prit le *High Tea* à l'hôtel Empress. Mon partenaire l'accompagnait, elle revint ravie. Les petits plats dans les grands, les mets nouveaux et la diversité ethnique... Elle prenait plaisir à tout cela ! À moi qui lui demandais si sa maison, qui était adaptée à ses besoins, lui manquait, elle a répondu *net fret sec* : Non ! Je suis avec mon mari.

Les dernières années de sa vie furent difficiles pour ma sœur Marguerite humiliée dans son corps et de plus en plus handicapée. Mais cette souffrance ne la fit jamais se détourner de ce qui faisait sa plus grande qualité : son amour des autres. C'est ce qu'il y avait derrière son air parfois bourru et son franc parler.

Leurs vies dans la mienne

L'étranger avait beau loger et manger chez l'habitant, comme on dit, leurs âmes ne se mêlaient pas. La vie intime de la population de Charlevoix passa ainsi d'une génération à l'autre sans mélange. On connaît maintenant la conséquence et le prix payé par mon frère et ma sœur et toutes ces victimes de l'une ou l'autre des maladies de Charlevoix. Mon intention ici n'est pas de juger cette société qui s'est peut-être ainsi donné la mort; je réfléchis tout haut. Soudain...

- *Pourquoi te creuser la tête? Le passé est le passé et je ne souffre plus.*

J'entends Marcellin qui me parle, lui, qui ne me parlait plus.

- *T'es-tu déjà demandé pourquoi les enfants se sentaient bien avec moi?*

- *Dis-le moi, Marcellin, pour que je puisse maintenant, enfin, t'aimer moi qui...*

- Ma maladie ne les gênait pas... J'étais, ils étaient... et cela nous liait. J'existais à leurs yeux... Ils étaient plus petits que moi.

- Comme notre mère paralysée?

- C'est ton idée à toi, Charles. J'étais comme invisible pour toi et les autres.

- Mais tu n'étais pas aimable.

- Je n'ai pas eu de vie, sais-tu ce que cela veut dire?

Job dans l'Ancien Testament

Ma sœur Marguerite a eu le temps de profiter de sa jeunesse, d'avoir un emploi et d'épouser un homme avec qui elle a vécu pendant 33 ans. Ayant connu l'amour et l'intimité avec quelqu'un, elle savait comment exprimer l'amour. Ce ne fut pas le cas de Marcellin que la maladie frappa à la sortie de son adolescence. Il passa sa vie d'adulte à regarder les autres vivre leur vie. Pendant ces années, Marcellin garda le silence. À l'instar de Job, pensa-t-il?

«Que ne suis-je mort dès le ventre de ma mère,
au sortir de ses entrailles que n'ai-je expiré!
Pourquoi ai-je trouvé deux genoux pour me recevoir,
et pourquoi deux mamelles à sucer?
Maintenant je serais couché et en paix...»
(Job 3:11-13)

Je n'ai pas besoin d'imaginer des choses pour me rappeler Marguerite qui savait comment rejoindre les autres. Parlant rarement de ses malaises ou de ses médicaments, elle vécut pleinement malgré les ravages de la maladie qui déformait son visage. Parce qu'elle raffolait des beaux vêtements et des bijoux,

elle en offrait aux êtres qu'elle aimait et qui lui retournaient son amour.

Témoins et victimes par ricochet

L'ouverture de ma sœur m'a rapproché d'elle alors que le silence de mon frère me fit m'éloigner de lui. Aujourd'hui je me rends compte que leur maladie me renvoyait à ma propre existence. Chacun de nous doit trouver ou bien se fabriquer (je n'emploie pas le mot péjorativement) une explication de ce qu'est la vie afin de pouvoir la vivre au jour le jour. Ni belle ou laide, ni juste ou cruelle, la vie s'impose à nous sans nous demander nos préférences. Je ne peux pas parler au *nom* de mon frère et de ma sœur atteints d'une maladie et qui en sont morts. Mais cette maladie m'a atteint aussi, *par ricochet*. Leur maladie a été aussi ma maladie. Dans la région, il y a combien de personnes qui portent en elles-mêmes le souvenir et la douleur de cette maladie pour l'avoir vécue par procuration et la vivent toujours et la vivront encore longtemps? Le sujet qu'on qualifie de délicat réside dans le silence des témoins qui ont vécu la maladie d'un frère ou d'une sœur, d'un cousin, d'une cousine... Qu'on ne m'en veuille pas de briser ce silence. La science a fait des progrès; tant mieux! De nos jours, il y a des tests de dépistage; tant mieux! Cela ne vide pas la question: que fait-on de la vie que l'on reçoit? Et comment la transforme-t-on en *notre* vie?

Notre présent... un cimetière.

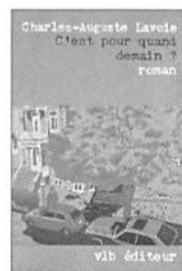
Le mutisme de mon frère, je dois me l'expliquer, de même que le sourire triste de ma sœur et en cela la science ne m'est d'aucun secours. Notre passé ressemble à un cimetière qu'à l'occasion nous visitons et là, c'est sur nous-mêmes que nous nous penchons pour méditer et, à l'occasion, pleurer. Les questions nous sont adressées et les réponses doivent venir de nous, les vivants.

©Charles-Auguste Lavoie

Charles-Auguste Lavoie

Charles-Auguste Lavoie est originaire de Baie-Saint-Paul. Il a toujours aimé les livres. Après des études en philosophie, il s'est mis à l'écriture. En 1980, il publie *À deux contre la nuit* aux Éditions de la Presse dans la Collection Romans d'Aujourd'hui. En 1981, c'est chez VLB Éditeur qu'il publiera un deuxième roman, *C'est pour quand demain ?* Enfin, en 1983, il nous offre un troisième roman, *Le Chat noir, café-bar-restaurant* dont l'intrigue se déroule à Baie-Saint-Paul.

Depuis 1992, il vit en Colombie-Britannique où il travaille dans le domaine de l'éducation en ligne. Chaque année, à la manière d'un pèlerin, il revient à Baie-Saint-Paul pour réentendre les voix des femmes et des hommes qui l'ont devancé et revoir le paysage de son enfance.



Au cours des dernières années, il a écrit quelques portraits de parents ou encore de connaissances. Entre autres, les portraits suivants : « L'amie Blanche Gobeil », « Mon oncle le Père », « Le ciel est bleu, l'enfer rouge » et « Marie-Desneiges Tremblay, normalienne ».

Récemment, il a écrit « Le silence des victimes par ricochet » et « Rosa, rosa, rosam... ou Le Québec des années 60 ». Ces textes sont disponibles dans ce numéro de la *Revue d'histoire de Charlevoix*.

Actuellement, il prépare un livre qui portera sur ses souvenirs et réflexions sur le Québec des années 1950 et 1960 tel qu'on le vivait dans Charlevoix et plus spécialement à Baie-Saint-Paul. Il y invente des personnages à partir de personnes qu'il a connues.

« Une histoire falsifiée par les seigneurs et les monseigneurs »

Pierre Perrault

En août 2007, alors que je participais à une table ronde sur les médiateurs et l'affirmation identitaire, je notais autour du travail scientifique du folkloriste Marius Barbeau (1883-1969) « ce décalage entre l'histoire et le folklore que l'on ressent souvent en lisant Barbeau »². En fait sommes-nous en études folkloriques ou dans une étude historique dans certains ouvrages de Barbeau? Le tout semble parfois se confondre. Particulièrement dans la littérature dite touristique produite par Barbeau en lien avec la Croisière du Saguenay opérée au début du 20^e siècle par la Canada Steamship Lines (CSL). En fait, dans le cas du livre *The Kingdom of Saguenay* de Barbeau paru en 1936 sous les auspices de la CSL et maintes fois réédité par la suite, l'histoire et le folklore semblent aléatoires, trempés dans un enrobage littéraire très « folklorisant » mais n'est-ce pas bien là le propre d'un livre touristique visant surtout l'amusement et le divertissement des croisiéristes ne cherchant pas à faire sérieux ou d'une quelconque manière sujet de réflexion? Selon moi, cette approche n'est pas anodine. Elle découle plutôt, dans le cas de Charlevoix et par extension du « Royaume du Saguenay », d'un point de vue d'historiens, de folkloristes et de chroniqueurs liés à ce que nous appellerons un courant « d'histoire d'origine villégiatrice » ou encore « coloniale » produite au sujet de ces régions et qui a cours surtout à partir de la fin du 19^e siècle et se poursuit même jusqu'à nos jours dans certains cas.

Je me permettrai d'abord une très courte note méthodologique sur la question de l'histoire régionale au Québec. Simplement pour dire que –outre la collection des histoires régionales autrefois de l'IQRC et maintenant de l'INRS-Culture, Urbanisation et Société dirigée par Normand Perron- l'histoire régionale est demeurée en friche au Québec et sujette au discrédit provoqué par son

étude par des « non-spécialistes » ou amateurs qui ont trop souvent (et c'est le cas de Charlevoix et du « Royaume du Saguenay ») amalgamés les genres et aussi avec Marius Barbeau entremêlés le folklore à l'histoire autour de ces « régions » devenues en quelque sorte garantes d'une certaine authenticité qui les détachait, disait-on et dit-on encore parfois, des grands courants nationaux ou internationaux. Cette approche est certainement causée dans Charlevoix et le « Royaume du Saguenay » par un point de vue particulier que nous appellerons « l'histoire villégiatrice » qui n'est en fait qu'un point de vue très précis souvent confondu avec une approche scientifique plus objective ou scientifique. Et nous en verrons quelques suites ou conséquences dans le propos de la présente conférence.

Un point de vue du « haut de la falaise »

Charlevoix est une région magnifique, nous en conviendrons. Sans doute conviendrons-nous aussi qu'on y retrouve de magnifiques « points de vue » et que cela même a pu favoriser l'émergence d'une industrie touristique en ce lieu. Mais il faut convenir aussi que si l'on regarde les paysages de Charlevoix du « haut d'une falaise », ils seront un peu différents que si on les regarde à partir du « bas de la falaise ». Ils seront toujours aussi beaux sans doute, mais ils ne seront pas appréhendés ou perçus de la même manière. Disons tout de suite que cette histoire « villégiatrice » ou « coloniale » apparue dans Charlevoix est une histoire vue du « haut de la falaise ». Nous référons donc ici au boulevard des Falaises à

TABLEAU 1 DE L'HISTOIRE DE CHARLEVOIX

Point de vue du « haut de la falaise » Ses étapes historiques et ses considérations générales

a) Conquête anglaise (1759)

Le peuple francophone est vaincu donc dominé par le peuple anglophone (défaite des plaines d'Abraham)

b) Achat de terre en vue de la villégiature dans la région de Charlevoix à partir de 1840 par des anglophones (Américains et canadiens-anglais surtout) et naissance de la Croisière du Saguenay (Saguenay Trip) en lien avec ce phénomène.

Naissance d'un point de vue estivant (« haut de la falaise ») sur l'histoire de Charlevoix (Wrong et Barbeau notamment) en lien avec cette croisière et cette villégiature.

Principaux points de vue véhiculés par cette histoire : **isolement de la région, préservation des caractéristiques culturelles « pures » du lieu, maintien un peu « hors de l'histoire » de la région.**

c) Prolongement du même discours chez les « héritiers » Dubé et Des Gagniers où le propos s'adresse après le référendum de 1980 à la bourgeoisie montante francophone où avec l'affermissement d'une nouvelle classe « d'affaires » québécoise se perpétue un discours historique villégiateur maintenant les mêmes caractéristiques énumérées plus haut mais sans désormais la présence anglophone.

Pointe-au-Pic où séjournent les auteurs de l'histoire villégiatrice de Charlevoix et qui se trouvent alors « en haut de la falaise » et aussi à la population locale de Pointe-au-Pic et de la région qui vit « au bas de cette falaise ».

Je précise tout de suite –surtout pour ceux et celles qui pourraient me croire obsédé un peu par l'œuvre de Marius Barbeau suite à mon doctorat sur son travail de folkloriste- Marius Barbeau n'a pas inventé ce courant d'histoire « villégiatrice » ou « coloniale » il s'y est simplement inséré dans le cas de son ouvrage « *The Kingdom of Saguenay* ».

Voyons d'abord à identifier les principaux protagonistes du courant d'histoire « villégiatrice » ou « coloniale » en lien avec Charlevoix et le « Royaume du Saguenay ». Il s'agit de deux auteurs majeurs : George Wrong avec son livre *A Canadian Manor and its Seigneurs* (1908) et Marius Barbeau avec *The Kingdom of Saguenay* (1936). D'autres auteurs plus mineurs –à cause de la moins grande portée de leurs œuvres notamment- comme William Coverdale (*Tadoussac Then and Now*), Blodwen Davies (*Saguenay «Sâginawa» The River of Deep Waters*), Damase Potvin (*Le Tour du Saguenay et The Saguenay Trip*) et Camille Pacreau (*Un voyage au Saguenay*) s'inscrivent bien aussi dans ce courant. Deux autres auteurs plus récents seront ici identifiés comme les héritiers du courant d'histoire « villégiatrice » ou « coloniale » soit Philippe Dubé (*200 ans de villégiature dans Charlevoix*) et Jean Des Gagniers (*Charlevoix, pays enchanté*) qui se présentent comme des livres d'histoire sur Charlevoix.

Retenons d'abord des extraits précis de quatre de ces auteurs au sujet de Charlevoix. Pour George Wrong Charlevoix ou La Malbaie est un lieu « où personne ne pouvait croire qu'il y avait une histoire »; pour Barbeau, Charlevoix a été victime d'un « splendide isolement » qui l'a préservé du modernisme et on peut donc y recueillir du « folklore pur » en abondance; pour Dubé le phénomène de la villégiature dans Charlevoix est une rencontre « entre la modernité (estivants) et une société traditionnelle (Gens du lieu) » ce qui

TABLEAU 2 DE L'HISTOIRE DE CHARLEVOIX

Point de vue « au bas de la falaise »
Ses étapes historiques et ses considérations générales

a) Conquête anglaise

Domination britannique sur le Canada mais avec des conséquences culturelles moindres que prévues sur une région comme Charlevoix. Présence néanmoins d'une réelle domination.

b) Selon Perron et Gauthier, lorsque la villégiature anglophone s'établit dans Charlevoix au 19^e et au 20^e siècle l'isolement de Charlevoix n'est que relatif : présence du cabotage, solidité culturelle (bibliothèques nombreuses, présence d'une élite, agriculture ne marquant pas de retards appréciables, développement d'une activité économique locale appréciable en lien avec la villégiature). Donc une société déjà moderne ou modernisée avant et avec la présence de la villégiature.

c) Présence même d'une industrialisation de la région au 20^{ème} siècle : industrie papetière notamment. Authenticité « pure » relativisée. Région moderne.

ne l'éloigne guère de Barbeau; pour Des Gagniers Charlevoix est un « pays à part » et cet auteur va même jusqu'à biffer de son livre toute la phase d'industrialisation de la région au 20^{ème} siècle! Des propos qui se rejoignent et que nous résumons plus simplement dans le Tableau 1.

Comme on le voit ici le problème n'est pas tant dans l'idée de concevoir une histoire « villégiatrice » ou « coloniale » pour une classe d'élite avec le point de vue « haut de la falaise » qui lui est adapté mais la confusion entre une histoire issue d'un point de vue situé « au bas de la falaise » qui pourrait surgir autour du même lieu. Et c'est ce qu'il faut démêler ici.

Un point de vue « au bas de la falaise »

Je m'excuse par avance de devoir utiliser l'expression « au bas de la falaise » pour décrire ce point de vue. J'aurais pu dire aussi au cœur de la région mais enfin la situation de domination politique qui est à la base de notre problème est bien réelle et, il faut l'admettre, elle est loin d'être surmontée même de nos jours. Alors je conserve « au bas de la falaise ».

Nous avons maintenant le livre de Normand Perron et de Serge Gauthier intitulé « Histoire de Charlevoix » et paru en 2000 aux PUL-IQRC pour relativiser les constats un peu sommaires d'une histoire « villégiatrice » ou « coloniale » dans Charlevoix. Et c'est ce livre que nous avons utilisé pour le tableau 2.

Comme on le voit ici le point de vue est très différent. Est-il plus vrai ou plus réel? Là n'est pas la question, chez Perron et Gauthier l'approche est de considérer la région dans son ensemble et non seulement à l'aune du phénomène du dominant anglais en villégiature. C'est là toute la différence du monde et pourtant toujours en lien avec la même réalité historique d'une région précise nommée Charlevoix.

Libérer l'histoire régionale au Québec

Comment éviter le mélange des genres en histoire régionale au Québec : en contextualisant les « points de vue » et en retenant bien les enracinements de chaque discours. Il est trop facile de « folkloriser » une région comme Charlevoix plutôt que de « l'historiciser »

par manque d'intérêt ou par un point de vue dominant ou colonisateur même sans s'en rendre compte parfois. Le bon vieux Marius Barbeau n'y est sans doute pour rien : on lui a offert de folkloriser l'histoire régionale de Charlevoix et il s'est inséré dans une approche dominante et villégiatrice faute de mieux. Le folklore et l'histoire ne font pas bon ménage et il y a eu ici un mélange de genres regrettable. Les gens des régions ne sont pas ces petits santons folkloriques que l'on admire et que l'on achète lors d'un voyage touristique; ils ont leur histoire réelle bien enracinée dans celle de tout le pays. Le folklore n'y a rien à voir ou presque... Pour libérer l'histoire régionale dans Charlevoix et au Québec, il faut donc poser de nouvelles problématiques à partir de l'approche dite de « L'espace des points de vue » que j'ai utilisé ici. Pour continuer la réflexion, je vous invite d'ailleurs à lire les livres de la collection « Histoire des régions du Québec » dirigé par Normand Perron (tout spécifiquement *l'Histoire de Charlevoix*³ que j'ai eu le plaisir de rédiger

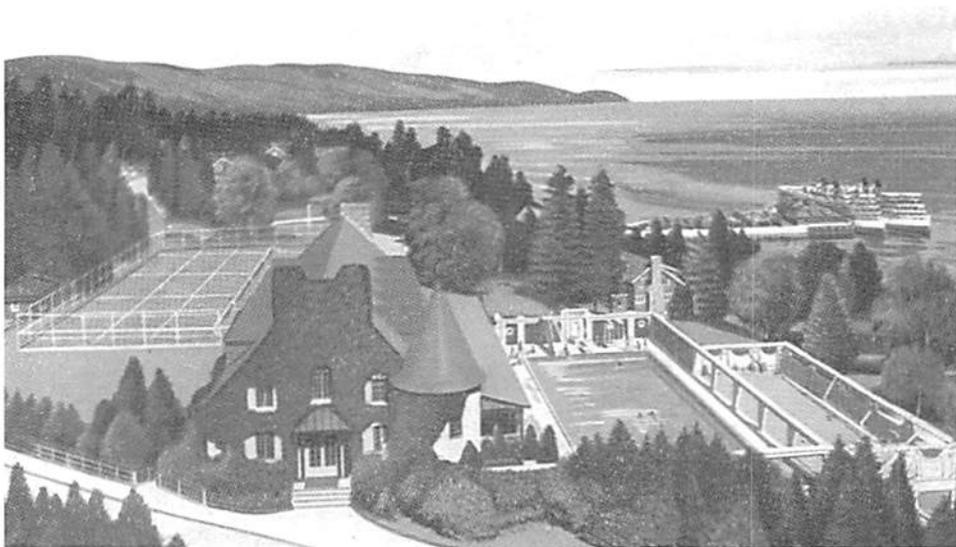


Photo : Coll. SHC

Au temps des bateaux blancs : en haut de la falaise.

avec lui) et aussi à lire mon récent essai « *Un Québec folklorique* » aux Éditions du Québécois et ce avant de peut-être vous aventurer trop loin dans cet univers en apparence facile d'accès mais où les pièges d'un regard par trop « folklorique » nous guettent sans cesse.

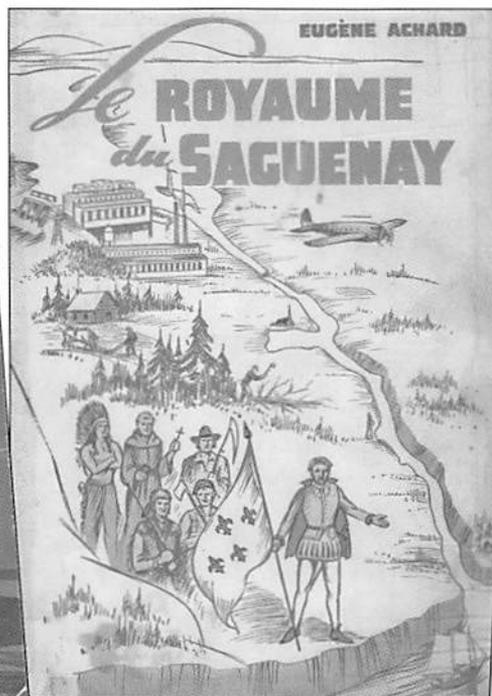
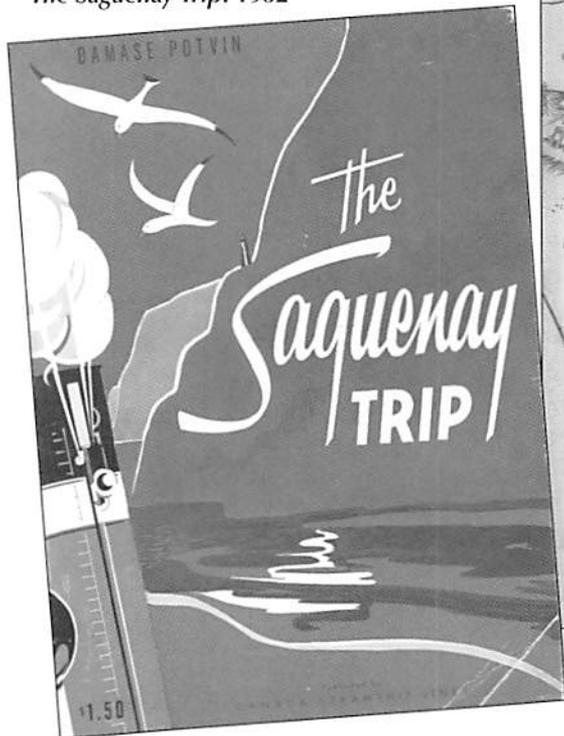
¹ Conférence présentée dans le cadre du Congrès de l'Institut d'histoire d'Amérique française le 24 octobre 2008 à Québec.

² Voir : Gauthier, Serge. *Un Québec folklorique*. Québec, Éditions du Québécois, 2008, p. 169-173.

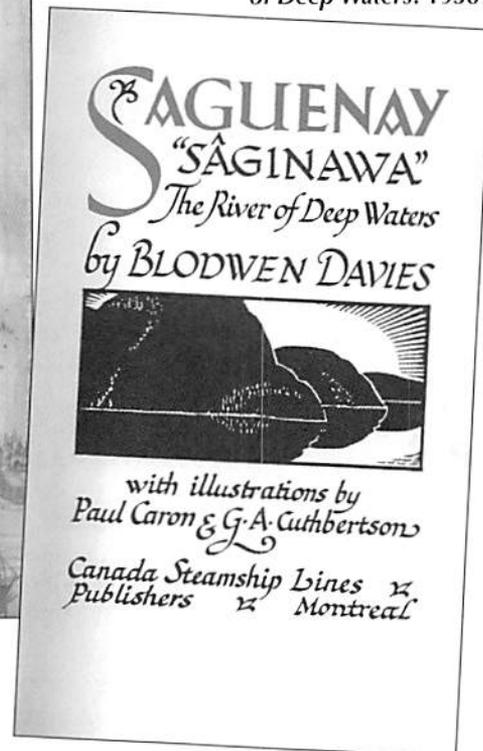
³ Perron, Normand et Gauthier, Serge. *Histoire de Charlevoix*. Québec, Presses de l'Université Laval, 2000. 395 pages

Eugène Achard
Le Royaume du Saguenay. 1942

Damase Potvin
The Saguenay Trip. 1962



Blodwen Davies
Saguenay «Sâginawa» The River of Deep Waters. 1930



De nombreux guides touristiques furent publiés dans Charlevoix. Nous en traiterons dans le prochain numéro de la Revue (mars 2010).

Découvrez le Charlevoix
de Annie Labelle



Marc Archambault

Ski alpin et de randonnée, traîneau à chiens, raquette, kayak... Dans un maelstrom de cristaux blancs, cet hiver, enivrez-vous de Charlevoix.



Les Grands Prix du tourisme
ont 25 ans.
En mars, une édition spéciale sur les
réussites régionales en tourisme.

Le costume traditionnel féminin : documents de Charlevoix recueillis et présentés¹

Par MADELEINE DOYON²

« À l'occasion du 25^e anniversaire de la Revue d'histoire de Charlevoix, nous offrons à nos lecteurs ce texte de l'ethnologue Madeleine Doyon sur le costume féminin de Charlevoix ».

Toujours en quête de costumes populaires auprès des « dames du temps jadis », nous avons parcouru cette fois-ci les montagnes de Charlevoix. Nous avons réveillé des souvenirs qui dormaient au fond des mémoires; nous avons examiné et recueilli des trésors amassés dans les commodes et les vieux coffres. Ce sont des coiffes de toile fine, de coton ou de laine, de larges chapeaux de paille de blé tressée ou des casques de fourrure. Ici, des châles en croisés de laine, des capes d'alpaca couvrant des robes d'indiennes, de flanelle ou de toile du pays, des tabliers de laine aux raies bleues et rouges ou de toile carreautee ; là, des jupons de flanelle, de tricot de laine ou de coton piqué, des bas de laine rayés, des souliers sauvages et des souliers bostonnais.

Les femmes de Charlevoix³ ont la mémoire heureuse. Leurs souvenirs nous reportent aux environs de 1870, et nous apprennent qu'à cette époque et jusqu'au début de notre siècle (*note de la rédaction : le 20^{ème} siècle*), on coiffe tour à tour la capeline, la capine et la tourmaline.

LA CAPELINE. Les dimanches, pour aller à la messe, les vieilles dames se couvrent de la capeline en « petit voile » noir. Les plus jeunes portent la coiffe de coton blanc, d'indienne ou de toile du pays. La capeline (fig. 1) comprend une passe : bande large de 3 pouces environ, cousue à un fond très plissé, avec galon en arrière pour ajuster la coiffe. La passe est entièrement entourée d'une dentelle fine. Ses extrémités terminées en pointe



fig. 1

descendent le long des joues, plus bas que les oreilles; c'est la partie de la coiffe la plus ornée de fantaisies.

Quelquefois, la passe (fig. 2) est deux fois plus longue que celle de la coiffe ordinaire. Quand on rassemble la passe et le fond de la coiffe, on plisse le surplus de l'étoffe pour former un bouffant. Au moyen d'un fer spécial, après empesage, on transforme la bande en une suite de tuyaux que les gens du pays appellent des « rondinés ». La passe est reliée sous le menton par des attaches agrémentées d'une petite dentelle à leur extrémité. Assez souvent, les attaches ne servent pas; elles pendent librement.

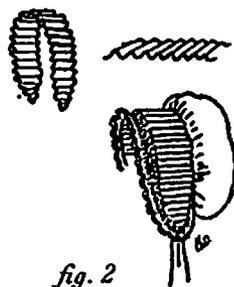


fig. 2

LA CAPINE (fig. 3), portée surtout à l'île aux Coudres, ressemble fort à un bérêt basque. Elle est de forme circulaire. Les bords plissés à l'aiguille sont cousus sur une bande étroite repliée à l'intérieur de la coiffe. L'été, cette coiffe est en coton, en linon ou en toile. L'hiver, elle est en laine tricotée au crochet, ou faite d'une retaille de grosse étoffe.

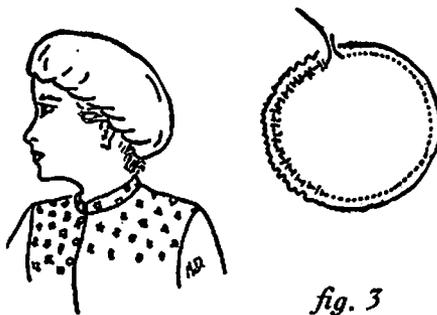


fig. 3

LA TOURMALINE (fig. 4) est un bérêt d'influence écossaise, en laine crochétée, généralement noir avec des décorations de laine de couleur. Quand les froids deviennent plus vifs, on remplace ces

deux dernières coiffes par le casque de fourrure, (fig. 5), ou par le caluron (fig. 6), sorte de bonnet de laine tricotée, blanche ou grise, surmontée d'un gros pompon.



fig. 4



fig. 5



fig. 6

Comme coiffure d'été, il y a le chapeau de paille qu'on tresse à la maison. Aux champs, on porte le grand chapeau⁴ comme dans toutes les campagnes de la Province. Ses bords sont très larges. La calotte assez haute est entourée à la base de deux brins de laine de couleur tordus. Mais, pour aller à la messe, on coiffe souvent le chapeau à bords plus étroits, tressé soigneusement d'une paille fine, teinte en noir dans une décoction d'écorce d'aulne mêlée à de la couperose.

Pour le chapeau des fillettes (fig. 7), on emploie de la paille teinte en rouge ; et, dans le tressage, on mêle alternativement brins rouges, brins noirs et brins naturels, ce qui donne un bel effet de « ramagé ». Les bords sont rabattus ou relevés. Voilà pour la coiffure.



fig. 7

LA ROBE. On porte des robes de flanelle grise ou brune, des robes d'indienne aux imprimés délicats et des robes de toile quadrillée aux couleurs bleu foncé, noir, rouge foncé ou brune.

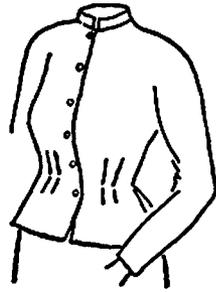
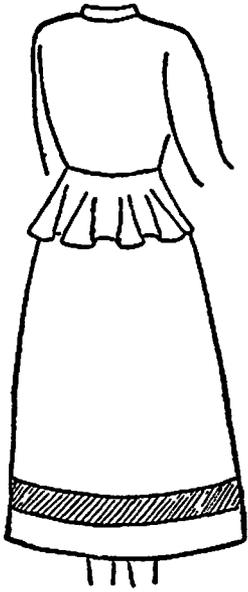


fig. 8

LE CORSAGE (fig. 8), bien ajusté, retombe en arrière sur la jupe en godets long de 4 à 5 pouces. Il est fermé en avant par des boutons de bois recouverts du même tissu que la robe. Un collet étroit remonte le long du cou. On le borde d'un biais de couleur unie. La manche, toujours longue, est plissée au poignet ou se porte étroite et libre, c'est-à-dire sans poignet. La jupe descend jusqu'à la cheville. Lorsqu'elle est en indienne, on la garnit quelquefois, à 4 ou 5 pouces du bas, de 2 à 3 rangées de frisons ou d'un biais assez large dont la couleur s'harmonise avec celle de la robe.

LE TABLIER. Il y en a pour vendre encore aujourd'hui dans les magasins, mais c'est un produit d'importation. D'autres (cf. hors-texte), plus authentiques, sont en bon droguet rayé sur le sens de la longueur par de larges bandes bleues et d'étroites bandes rouges. Le dimanche, on sort de la commode son grand tablier blanc empesé garni, au bas, d'une large broderie à volants. Tous ces



fig. 9

tabliers s'attachent à la taille. À l'île aux Coudres, on trouve un tablier en toile carreautee (fig. 9) bleu ou rouge, avec biais de velours aux entourures et à l'encolure. C'est un tablier à empiètement, sorte de robe sans manches, qui tombe tout droit et boutonne en arrière dans toute sa longueur.

LA CAPE. Au pays on l'appelle parfois collerette. Elle se porte pour aller à l'église ou faire des visites. C'est un ample vêtement sans manches attaché au cou et garni d'un étroit collet à pointes, retombant à plat. La cape d'été, en alpaga vert, gris ou noir, descend à peu près jusqu'à la taille. Celle d'hiver est toujours noire et recouvre les trois-quarts de la jupe. Elle est doublée de gros édredons rayé ou quadrillé aux couleurs vives.

LE CHÂLE. À défaut de cape, on endosse le gros châle à frange, en laine noire croisée. Il est décoré de rayures transversales éclatantes qui s'entrecroisent aux quatre coins. Le châle tombe en pointe dans le dos et croise en avant. L'hiver, à la campagne, on s'enveloppe encore aujourd'hui dans le vieux châle si chaud, quand on a une longue randonnée à faire en voiture.

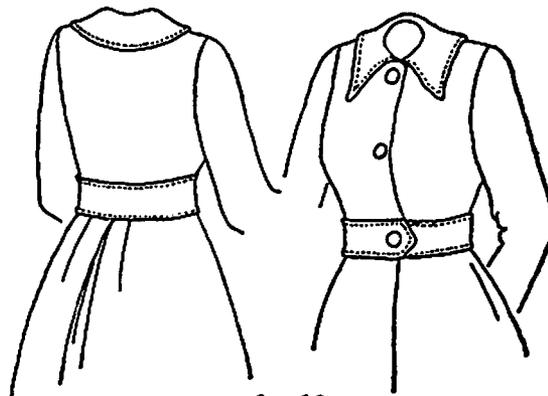


fig. 10

LE MANTEAU (fig.10). Les dames plus fortunées exhibent un manteau de drap noir, à manches étroites, serré à la taille par une large ceinture. De gros plis plats en arrière lui donnent son ampleur. Il boutonne en avant par trois gros boutons qui vont du collet à la ceinture.

LE JUPON. Pour le dimanche, voici le

petit jupon piqué du refrain très connu :

*Marie-Madeleine,
Ton petit jupon de laine,
Ta p'tite jupe carreautee,
Ton petit jupon piqué.*

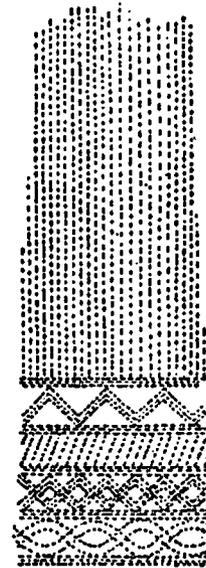


fig. 11

Examinons-le de près. En coton noir doublé, il est parcouru de piqûres en fil blanc qui suivent les directions les plus capricieuses (fig. 11). Une couturière fantaisiste y a fixé de longues verticales, des obliques, des chevrons simples continus, des chevrons doubles renversés, des entrelacs. Sous le jupon piqué, on porte toujours un jupon de flanelle. Aux jours frais, le petit jupon piqué regagne son armoire, et on le remplace par un

jupon de laine, tricoté au crochet ou à la broche, de couleur gris-pâle ou blanche, et décoré au bas de deux rangées de dentelle de laine, de « belles dents roses ou bleu-pâle ». La semaine, on porte des jupons de flanelle à carreaux ou de flanelle unie aux tons orange, magenta ou rouge vin.

LES BAS. En été, la mode est aux bas de fil de coton noirs ou bruns, sans décoration. En hiver, on met des bas de laine blanche aux rayures de couleur dont certains motifs sont, pour le moins, surprenants. C'est ainsi, par exemple, qu'on a le rayé en damier (fig. 12), le rayé étroit fait de deux ou trois brins de

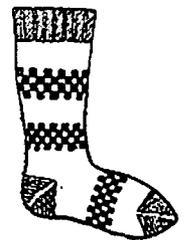


fig. 12



fig. 13

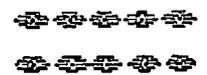


fig. 14

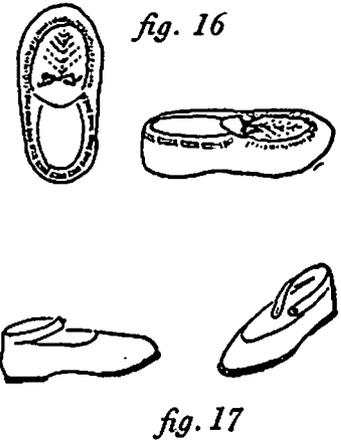
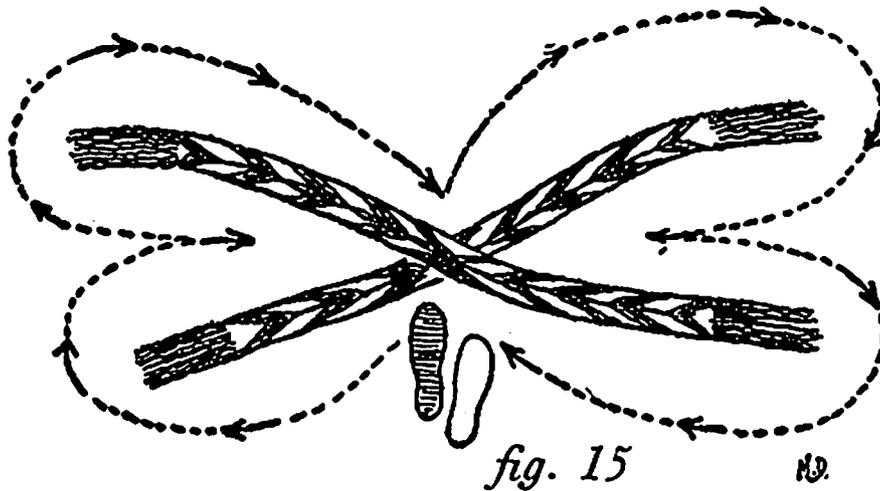
couleurs, ou même le rayé élargi d'un crénelé qu'on appelle la « dent de scie » (fig. 13). Il y a encore la rayure à motifs d'amande (fig. 14). Ce motif est appliqué souvent aux grands châles et aux couvertures de laine.

L'amande est toujours en couleur, ordinairement gris-bleu. Cette teinte provient de l'écorce du masquemina (mascouabina) et ne subit aucune détérioration. Reste encore le rayé à motifs de cœurs : cœurs rouges ou bleus. Les bas montent jusqu'aux genoux et sont retenus en place par les jarretières fléchées. « Dans la région de la Petite-Rivière, de la Baie-Saint-Paul,

de l'île aux Coudres, des Éboulements et de la Malbaie, le tressage de la laine en jarretière ou de la paille à chapeaux (les deux sont à peu près semblables) est un travail familial à tous ». ⁵ La jarretière fléchée n'a pas qu'un but utilitaire. Qui ne connaît pas dans Charlevoix la danse de la jarretière, ancienne danse écossaise, dite « danse au sabre » ? On croise sur le plancher deux jarretières fléchées (fig. 15). Les danseurs, au nombre de deux, de trois ou de quatre, exécutent une gigue simple. Ils doivent tour à tour, en dansant sans répit et sans se regarder les pieds, pénétrer dans chacun des quatre angles formés par le croisement des jarretières.

Le meilleur danseur est celui qui exécute tous les mouvements de la danse sans toucher aux jarretières.

LES SOULIERS. On chausse le soulier sauvage (fig. 16) sans hausse, ou encore le soulier bostonnais qui n'est autre qu'un gros soulier de cuir de bœuf, noirci à la couperose, à 3 ou 4 œillets, avec semelle de goudrier et lacets de cuir; le talon est de l'épaisseur d'une semelle. Le soulier des fillettes (fig. 17) est fabriqué à la maison comme les autres souliers ⁶. Deux courroies sont taillées à même la partie supérieure de l'empeigne et boutonnent en avant sur le cou-de-pied. La semelle est sans talons.



¹ Texte paru dans *Les Archives de Folklore*, 2 (1947) : 183-189.

² D'origine beauceronne et née en 1912,

Madeleine Doyon a été secrétaire aux Archives de Folklore et professeur d'ethnologie à l'Université Laval. Elle est décédée en 1978.

³ Madame Alfred Filion, sexagénaire, autrefois de Saint-Urbain; madame Paul Bissonnette, septuagénaire de la Baie-Saint-Paul; madame Châtigny, nonagénaire de la Baie-Saint-Paul; madame Eugène Desbiens, sexagénaire, autrefois de Saint-Hilarion; madame Éloi Perron, sexagénaire, autrefois de l'île aux Coudres; madame Adolphe Simard, quadragénaire de la Baie-Saint-Paul; madame Ludger Tremblay, sexagénaire, de Saint-Hilarion; madame Philéas Morneau, sexagénaire de la Baie-des-Rochers. Toutes ces personnes ont fourni ou vérifié les renseignements de cette étude. Je les en remercie

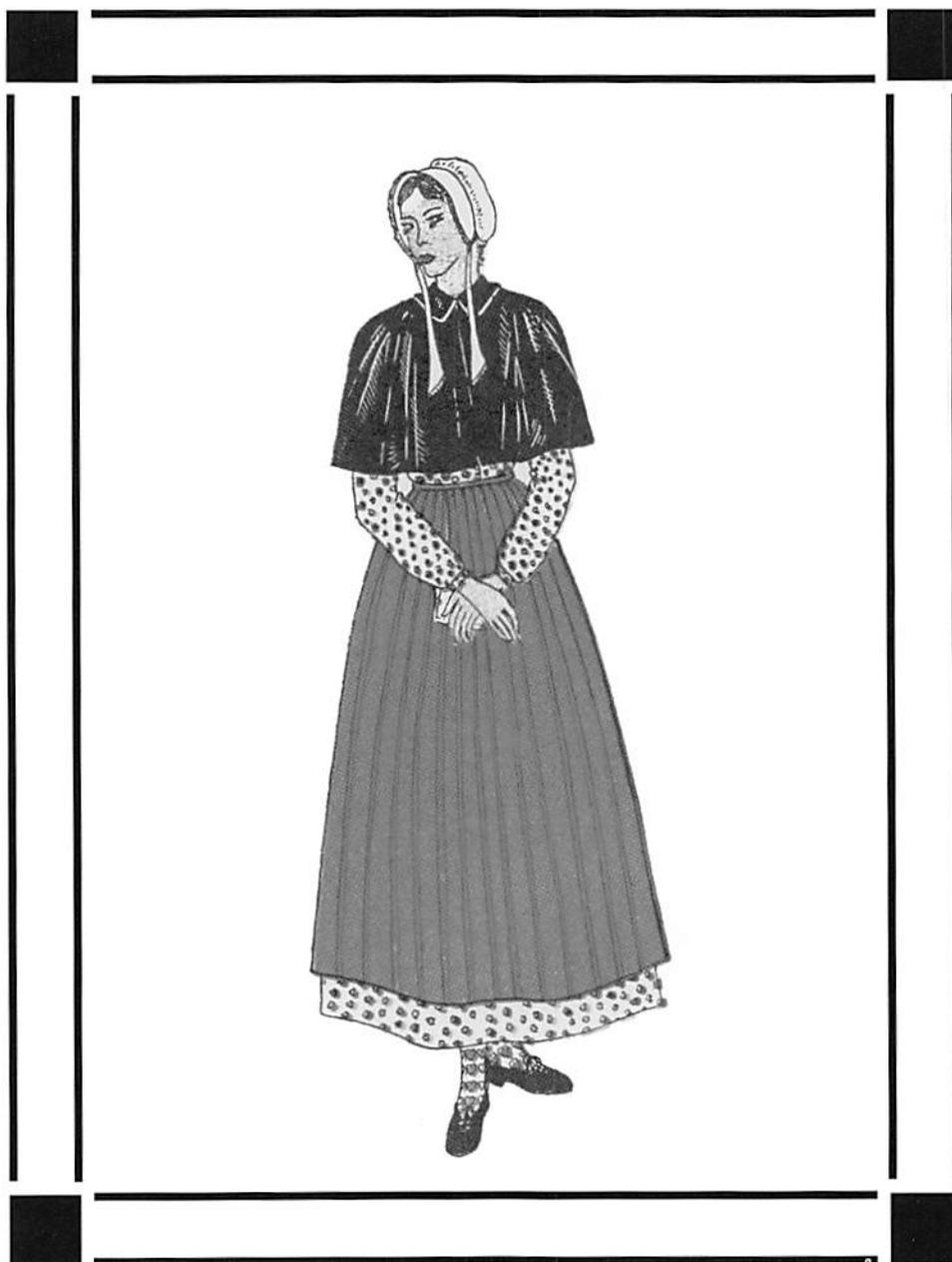
⁴ *Les Archives de Folklore*, 1 (1946) : 115, hors-texte.

⁵ Barbeau, Marius. *Ceinture fléchée*, éditions Paysana, p. 81

⁶ V.-P. Jutras, *Cordonnerie domestique chez l'habitant*, dans *Bulletin du Parler français au Canada*, 13 (1914) : 25-37 et 75-82.

Le costume féminin de Charlevoix

par Madeleine Doyon



Disponible à la Société d'histoire de Charlevoix

Encadré (nombre limité): 20 \$ - Image : 1 \$

Pour information : 418 665-8159

shdc@sympatico.ca

La Société d'histoire de Charlevoix a pris position en faveur de la restauration et de la protection du Moulin César de Baie-Saint-Paul classé monument historique en 1965 par le Gouvernement du Québec. Nous vous offrons un extrait du livre de madame Francine Adam concernant cette question de même que la position du Conseil d'administration de la Société d'histoire de Charlevoix.

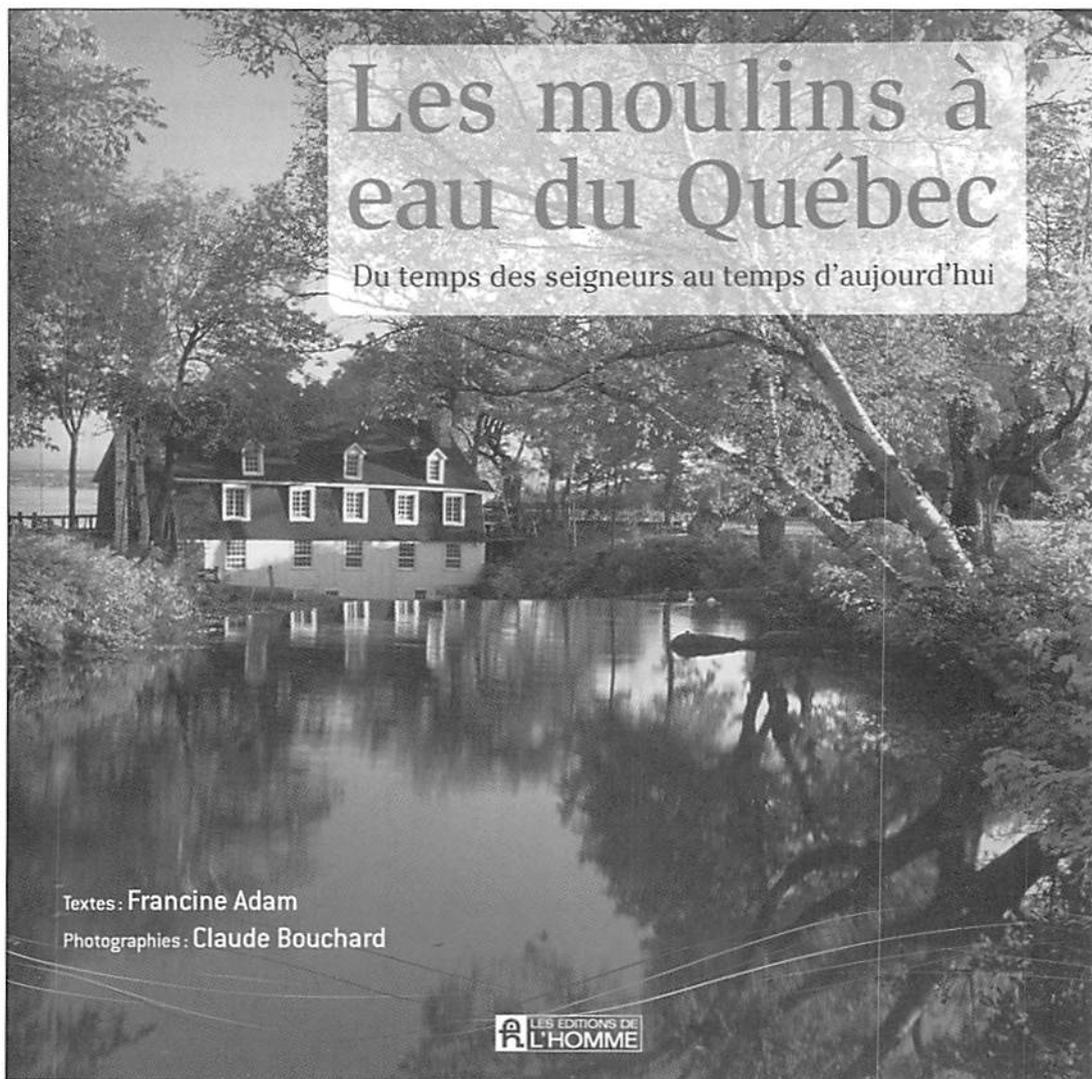
Le Moulin César

Converti en résidence vers 1930 et en atelier de sculpture par la suite, le Moulin César, qui a inspiré tant d'artistes par son caractère typique de la région de Charlevoix, semble disparaître derrière cette abondante végétation qui, tel un linceul, le couvre déjà. Le moulin se meurt.

Le propriétaire actuel, Lucien Bouchard (NDLR : il est décédé en 2009), 82 ans, sculpteur de meubles rustiques, demeure impuissant face à l'affaissement du moulin. Au cours de nos nombreuses rencontres, il me confiait, en compagnie de son gendre, que les ingénieurs du Ministère qui avaient retenu les murs avec une « rod de fer » avaient plutôt contribué à sa mort : les murs se sont élargis et la toiture s'est affaissée.

Quelques mois après avoir complété l'écriture de ce texte (en octobre 2007), l'hiver rigoureux et menaçant de 2008 est venu étendre sa couverture de neige, et ce qui était à craindre est arrivé. Inquiète, je me suis rendue à Baie-Saint-Paul un dimanche de février pour constater que la dernière tempête avait fait ses ravages; sous le poids de la neige abondante, la toiture déjà fragilisée avait cédé et, comme un château de cartes, les murs de pierre du moulin s'étaient écroulés.

L'indifférence des autorités gouvernementales et de la population en général envers la conservation de notre patrimoine est inacceptable, voire scandaleuse.



On peut le constater avec l'abandon du moulin César, pourtant classé monument historique par le MAC (NDLR : le Ministère de la Culture du Québec) en 1965.

Pour en savoir plus : Francine Adam. Les moulins à eau du Québec. Du temps des seigneurs au temps d'aujourd'hui. Montréal, Éditions de l'Homme, 2009. 190 pages.

Extrait du livre « Les moulins à eau du Québec » pp. 70 à 74



Francine Adam

Le moulin César : position de la Société d'histoire de Charlevoix

À chaque année des éléments majeurs de notre patrimoine disparaissent et c'est fort regrettable. Cependant, lorsqu'il s'agit d'un Monument historique classé par le Gouvernement du Québec cette situation ne peut être que plus désolante encore.

C'est le cas du Moulin César de Baie-Saint-Paul classé en 1965 dont le toit s'est effondré en 2008 dans l'indifférence totale. L'état du bâtiment est actuellement si déplorable qu'il est permis de se demander s'il pourra encore être sauvé.

Ce moulin fut initialement construit en 1792 par le « maître charpentier de moulins des Éboulements » Jean-François Tremblay à la demande de Joseph Drapeau, alors propriétaire de la seigneurie du Gouffre. Incendié autour de 1828, le premier moulin est reconstruit par la suite. Il a subsisté jusqu'à récemment et, selon la Commission des Biens culturels du Québec en 1994, il était encore à cette date en bon état. Notons aussi que le Moulin César fut un lieu de création artistique important pour Baie-Saint-Paul et Charlevoix.

Comment expliquer une telle situation? La Ville de Baie-Saint-Paul, ville de patrimoine et d'histoire, a-t-elle abdiqué ses responsabilités? Le fait est que l'état du Moulin César est grave. Un appel à tous est nécessaire et nous espérons sincèrement une action rapide à ce sujet de la part des autorités concernées car, pour le moment, la perte de cet objet patrimonial si précieux est une honte et met en lumière les lacunes de la gestion de notre patrimoine et notamment celui classé officiellement comme monument historique.

LE COMITÉ D'ADMINISTRATION
DE LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE
DE CHARLEVOIX
(mai 2009)



1965

Photo : Coll. privée



2008

Photo : Coll. privée



Charlevoix est riche en histoire. Elle est riche de ses gens, de ses paysages et de sa culture.

Depuis 25 ans, la Société d'histoire de Charlevoix nous aide à nous remémorer ces événements qui ont façonné nos vies. Des histoires que l'on aime lire et relire en parcourant les pages de ses revues.

Je souhaite que Charlevoix connaisse encore de belles et grandes histoires et qu'un jour, nous nous rappellerons ensemble ces moments où nous les avons écrites.

Bon 25^e anniversaire à la Société d'histoire de Charlevoix et bonne lecture!

Pauline Marois
Députée de Charlevoix
Chef de l'opposition officielle



Bureau de circonscription
480, rue Saint-Étienne, bureau 100
La Malbaie (Québec) G5A 1H5
Téléphone : 418 665-4995
Sans frais : 1 800 249-6452



Michel Guimond, député de
Montmorency-Charlevoix-
Haute-Côte-Nord
Whip en chef du
Bloc Québécois

Message du député Michel Guimond

Il me fait toujours plaisir de m'associer à une publication qui, au fil des ans, nous surprend par la qualité de son contenu et l'étendue des connaissances qu'on y acquiert. *La Revue d'histoire de Charlevoix* réussit à nous replonger plusieurs années en arrière vers des périodes et des événements de notre patrimoine trop souvent oubliés.

Grâce à leur travail de recherche, leur ingéniosité et leur curiosité, les collaborateurs nous font découvrir les beautés et les richesses de la grande région de Charlevoix par les récits d'autrefois, l'art, la culture et les auteurs charlevoisiens.

On ne peut passer sous silence le travail impressionnant de l'équipe se trouvant derrière chaque édition de la *Revue d'histoire de Charlevoix*. Le 25^e anniversaire de la *Société d'histoire de Charlevoix* nous démontre la qualité et la persévérance des bénévoles qui, par leur passion pour l'histoire, nous transporte au-delà des frontières du temps.

Bonne lecture à toutes et à tous!

79, rue Saint-Jean-Baptiste
Baie-Saint-Paul (Québec) G3Z 1M5
Tél. : 418-435-2350 Fax : 418-435-2841
Tél. sans frais : 1-866-660-6776
Courriel : guimom2@parl.gc.ca



Centenaire d'une sculpture de Louis Jobin à l'Île-aux-Coudres

Par SERGE GAUTHIER

Merveilleuse île aux Coudres ! L'histoire y est souvent conservée bien secrètement comme c'est le cas de la famille Gédéon Desmeules de La Baleine à l'île aux Coudres avec un très beau Christ sculpté en 1909 par Louis Jobin, un statuaire québécois de grande réputation.

C'est le 22 juillet 1909 que Germain Desmeules achète à Sainte-Anne-de-Beaupré, sur le site même de l'atelier



Christ sculpté (1909). Île aux Coudres.

de Louis Jobin, « un Calvaire en bois pour la paroisse de Saint Louis de l'Île-aux-Coudres ». Un document authentifié atteste cela et il est précieusement conservé par la famille Desmeules depuis ce temps. Ce calvaire avait été payé cinquante dollars, une somme importante à l'époque.

Le 2 août 1914, l'Évêque de Chicoutimi, Mgr Michel-Thomas Labrecque, consacre ce calvaire comme un lieu de pèlerinage reconnu : « Nous accordons, par la présente... une Indulgence de cinquante jours à toutes les personnes qui réciteront cinq Pater et cinq ave devant le calvaire érigé sur la propriété de ... Germain Desmeules de Saint-Louis de l'île aux Coudres ». Par la suite, ce calvaire est demeuré longtemps un lieu de prière pour la population locale.

Il importe de préciser que Louis Jobin (1845-1928) a été l'objet d'un livre de



Louis Jobin (1845-1928).

l'ethnologue Marius Barbeau¹ où il est écrit : « Sculpteur sur bois et statuaire, Jobin mania le ciseau jusqu'à un âge avancé, et il s'éteignit en 1928, à son atelier de Sainte-Anne-de-Beaupré. Ses meilleures statues et ses hauts-reliefs, encore recherchés et à l'étude, sont d'une rare excellence. Ils tiennent foncièrement de la Renaissance, tout en s'animant d'une pensée hardie et d'un souffle puissant. »

Afin de souligner le centenaire du Christ sculpté par Louis Jobin toujours propriété de la famille Gédéon Desmeules à l'île aux Coudres qui l'a conservé précieusement depuis ce temps, une bénédiction officielle s'est déroulée le 22 juillet 2009, après la messe en l'église de Saint-Louis, sur le site même où se trouve le Calvaire.

¹ Louis Jobin statuaire. Montréal, Beauchemin, 1968. 147 pages.



Son atelier à Sainte-Anne-de-Beaupré (c. 1925).

Revue d'histoire de Charlevoix
Numéro 63, Septembre 2009,
10\$ l'exemplaire

Abonnement : 30\$ par année /
4 numéros

Comité de rédaction : Serge
Gauthier, Christian Harvey et
Denis Fortier

Directeur de la revue :
Christian Harvey

**Conseil d'administration de la
Société d'histoire de Charlevoix** :
Serge Gauthier (Président), Denis
Fortier (Vice-président), Christian
Harvey (Secrétaire-trésorier),
Hélène Tremblay et Raymonde

Simard (Administratrices).

Membre honoraire : Abbé
Bertrand Fournier

**Directeur de la Société
d'histoire de Charlevoix** :
Serge Gauthier.

Archiviste responsable :
Christian Harvey.

**Collaborateurs du présent
numéro** : Madeleine Doyon,
Jacques Fortin, Serge Gauthier,
Christian Harvey et Charles-
Auguste Lavoie.

Couverture : Œuvre Le Ruisseau
de la Friponne de Monique
Larouche. Grand tirage 2009.

Photo : Christian Harvey.

**Adresse de la Société d'histoire
de Charlevoix** :

156, de l'Église, La Malbaie
(Québec) G5A 1R4

Téléphone : (418) 665-8159

Courriel : shdc@sympatico.ca

Web : www.shistoirecharlevoix.com

**Ouverture du bureau jusqu'au
12 octobre 2009**

Lundi au vendredi :

9h00 à 16h00

Sur rendez-vous le reste de

l'année.

La Société d'histoire de Charlevoix
est membre de la Fédération des

Sociétés d'histoire du Québec.

Les opinions émises dans le
présent numéro n'engagent que
les auteurs et pas le comité de
rédaction de la Revue d'histoire
de Charlevoix ni la Société
d'histoire de Charlevoix.

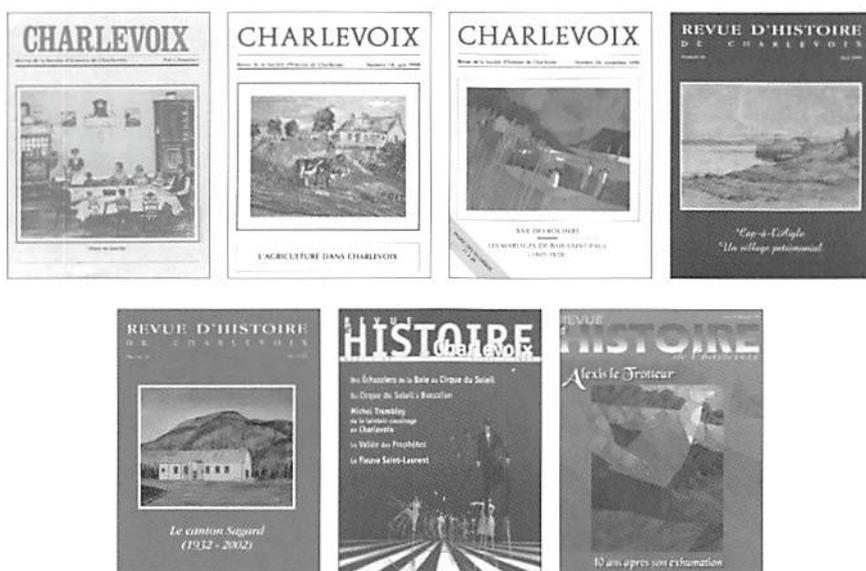
Impression : Imprimerie
Charlevoix.

Tous droits réservés, Société
d'histoire de Charlevoix, 2009.
Dépôt légal, 3e trimestre 2009.
ISSN 0829-2183

Port de retour garanti. Envoi de
publication. Enregistrement no.
0728039.

Consultez l'index de la
Revue d'histoire de Charlevoix
numéros 1 à 63 et hors-séries,
réalisé par Christian Harvey et
Denis Fortier sur le site Internet de
la Société d'histoire de Charlevoix :

www.shistoirecharlevoix.com



Visitez notre local (vente spéciale de revues et de livres de Charlevoix)
dans le cadre du 25^e anniversaire de la Société d'histoire de Charlevoix.



Une maison construite vers 1911.

Du lundi au vendredi
de 9 heures à 16 heures
(jusqu'au 12 octobre 2009)

Nouvelle adresse :
156 de l'Église, La Malbaie (Québec) G5A 1R4





L'histoire du Québec, c'est l'histoire des régions qui lui ont donné l'identité que nous lui connaissons aujourd'hui. Charlevoix imprime sa présence dans cette continuité dès 1608 alors que Champlain remonte le Saint-Laurent pour aller fonder Québec. Tout au long du parcours, il nomme des lieux dont les toponymes sont encore en usage de nos jours.

Je suis très heureuse d'apporter mon soutien à ce numéro spécial soulignant le 25^e anniversaire de la Société d'histoire de Charlevoix. Par ses expositions et le soin qu'elle met à la gestion des archives,

la Société contribue à faire mieux connaître le passé de ce coin de pays exceptionnel.

Je félicite chaleureusement ceux et celles qui animent cet organisme en lui donnant l'âme et l'esprit qui caractérisent la population de Charlevoix.

La ministre de la Culture,
des Communications et de la Condition féminine,

A handwritten signature in white ink, appearing to read 'Christine St-Pierre', written in a cursive style.

CHRISTINE ST-PIERRE

Québec 